BnF Gallica

Amusemens philosophiques et littéraires de deux amis

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Turpin de Crissé, Lancelot (1716?-1795?). Auteur du texte.
Amusemens philosophiques et littéraires de deux amis. 1754.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

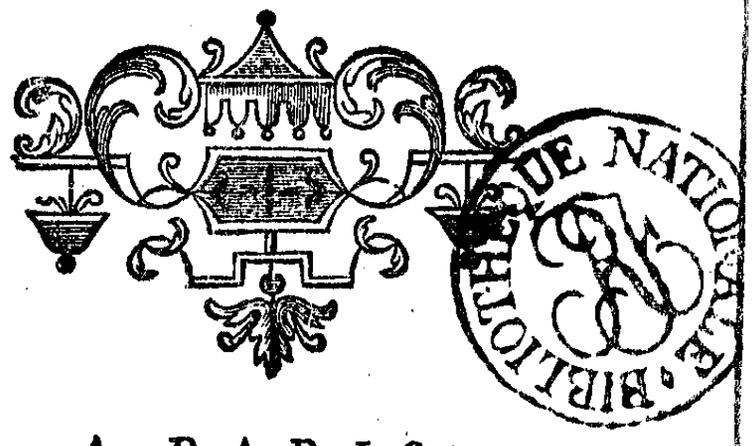
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

84.
p.

27456

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

AMUSEMENS
PHILOSOPHIQUES
ET
LITTERAIRES
DE
DEUX AMIS.



A PARIS,
Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti,
à la Charité.

M DCC LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

PREFACE.

LA Vertu & l'Amitié nous ont guidés dans ces Ecrits. Lecteur, jugez-nous d'après nos Maîtres.

AMUSEMENS PHILOSOPHIQUES ET LITTERAIRES.

EPITRE

A M. J. J. R. D. G.

SAGE R . . . quel caprice bizarre,
Quelle triſteſſe à toi-même barbare,
Peut te forcer, victime de l'ennui,
A te punir des ſottiſes d'autrui ?
Oui, je le ſçais, la ſageſſe proſcrite
N'éclaire plus notre eſpece maudite :
Preſque toujours, maſque de l'intérêt,

L'honneur en nous couvre un vice secret.
L'homme est du mal l'auteur ou la victime :
Terrein poli, dont le tuf est le crime ;
Mais tous ne sont lâches, ingrats & faux,
Quelque vertu luit parmi leurs défauts ;
D'où je concluds que c'est une injustice
De ne les voir que comme amis du vice.

Mais faudra-t'il, parce que nos jardins
Parmi les fleurs produisent des venins,
Que, nous armant d'une injuste faucille,
Nous moissonnions l'œillet & la jonquille ;
Que confondant le jasmin & le houx,
Nous nous privions des parfums les plus doux ?
Vois sans regret sur les mêmes racines
Briller la rose & croître les épines ;
Sans se blesser vois l'adroit papillon
Succer la fleur sans craindre l'aiguillon :
Fais comme lui ; choisis, & que ta haine
N'englobe point toute l'espece humaine.
Sans t'offenser d'un brillant oripeau,
Vois l'homme enfin du côté le plus beau.
Non que j'approuve un lâche parasite,
D'un plat Midas louangeur hypocrite,
Qui sous ses yeux exalte ses talens,
Lorsqu'en secret il rit à ses dépens,
Et qui le voit, non tel qu'il devroit être,
Non tel qu'il est ; mais tel qu'il veut paroître ;

Ni que je veuille, enchaînant ton humeur,
Te faire un art de déguiser ton cœur.
Qu'au lieu du fond ne montrant que l'écorce,
Cœur, langue, esprit soient toujours en divorce.
Tous faux semblans doivent être proscrits,
Toute imposture est digne de mépris.
Dédaignons-la; mais réprimons notre ire,
Et n'allons pas, des traits de la satyre
Aiguillonnant les méchans & les sots,
Faire pâtir les bons de nos propos.
De la vertu l'excès devient un vice:
On est injuste à force de justice,
Et dans les mœurs trop de sévérité
Conduit souvent à la perversité.

PARCE qu'Ibis, dans ses infâmes rimes,
Rend les beaux arts complices de ses crimes,
Ou qu'Archiloque a fait des vers mordans,
Dois-je proscrire arts, sciences, talens,
Et ramener aux siécles d'ignorance
Tant d'Ecrivains, ornemens de la France?
Non; à l'Artiste inspire ta vertu,
Et par l'art même instruit & combattu,
A ses remords, ainsi que la Fontaine,
Il dévoüera ses talens & sa veine.
Détruis l'abus & non l'art innocent;
Punis l'auteur & fais grace au talent.

Quoi, voudrois tu qu'une pitié bisarre,
Lasse à la fin de voir le fer barbare
Rougir nos champs du sang des bataillons,
Fondît le soc qui trace nos sillons :
Que notre main trop prudente & trop sage,
Du fer en tout s'interdisant l'usage,
Brisât la faulx, dont le tranchant vainqueur
Sert au soldat ainsi qu'au moissonneur ?

Tu les a vus ces arts & ce génie,
Quand les vertus en regloient l'harmonie,
Loin de corrompre & de gâter les cœurs
Par le plaisir, rectifier les mœurs.

Dans ta sagesse envain tu t'enveloppes :
N'espérons pas, austeres Misantropes,
Du cœur altier des perfides humains
Chasser l'erreur à force de dédains.
Par amour seul ils se laissent conduire ;
Il faut leur plaire avant de les instruire,
Les attirer par des discours flateurs,
Et les lier par des chaînes de fleurs.

L'Humanité des sages adorée,
Par les méchans n'est point deshonorée :
Qui compâtit aux miseres d'autrui,
Est cher au monde, & les Dieux sont pour lui.
Ton bon Patron, le vertueux Socrate

Se cachoit-il à ſa Patrie ingrate ?
Non ; raſſemblant ſes diſciples heureux,
Il les inſtruit en riant avec eux.
A leur raiſon n'expoſe ſes myſteres
Que lorſqu'à fond il voit leurs caracteres ;
Avec bonté fait raiſonner Criton,
Et juſqu'aux Cieux s'éleve avec Platon ;
Par ſa douceur il touche, perſuade,
Forme, paîtrit l'ame d'Alcibiade:
Il fit chérir l'honneur, la bonne foi.
Pourquoi, R . . . lorſqu'il revit en toi,
Qu'à ſon ſecours la ſageſſe t'appelle,
Ne pas en tout imiter ton modele ?
Tout homme eſt né pour la ſociété,
Tu lui dois tout, juſqu'à ta probité ;
Rien n'eſt à nous; ſans ceſſe elle reclame
Dons de l'eſprit & qualités de l'ame;
C'eſt un dépôt, il ne t'eſt pas permis
De lui ravir ce qu'elle t'a tranſmis.
Que les oiſeaux carnaciers & funébres
Craignent le jour & cherchent les ténebres,
L'obſcurité, l'exil eſt fait pour eux;
Mais qu'au retour des Zéphirs amoureux,
Lorſque les bois reprennent leur parure,
Les Roſſignols enchantent la nature;
Elle applaudit au tribut de leurs airs,
Et s'embellit au bruit de leurs concerts.

LETTRE

A un jeune Homme qui entre dans le monde.

JE ne doute pas, Monsieur, que votre début dans le monde ne vous embarrasse; mille personnes s'empressent de vous y introduire; mais la diversité des avis qu'elles vous donnent, est précisément ce qui vous jette dans l'irrésolution dont elles s'efforcent de vous tirer : n'en voyez-vous pas la cause? Elles consultent moins vos intérêts que leurs goûts, & leur vanité a plus de part à ce qu'elles vous disent que l'amitié. Voulez-vous vous assurer de la solidité des avis qu'on vous donne? N'en rejettez, n'en adoptez jamais aucun qu'après avoir bien examiné les mœurs, le caractere & le motif de celui qui vous conseille. Je vous permets de faire avec moi

l'uſage que vous voudrez de ce principe, avant de lire les inſtructions que vous me demandez.

Vous allez voguer ſur une mer bien dangereuſe, où les naufrages ſe font le plus ſouvent avant de quitter le port; ce ſont les plus à craindre, parce qu'ils influent ſur tout le reſte de la route. Un nouvel ordre de choſes va vous ſurprendre : quel Dédale immenſe, lorſque vous vous trouverez livré à vous-même!

Votre naiſſance vous donne l'entrée dans le plus grand monde, & vous facilite même l'accès auprès du Trône; mais ce grand monde, quelqu'aimable qu'il vous paroiſſe, eſt un tyran qui ne vous impoſe des loix biſarres, qu'afin d'être plus en droit de vous déchirer : reſpectez ſes préjugés, du moins en apparence; ne les bleſſez jamais ouvertement, & gardez-vous ſur-tout de paroître ſurpris des contradictions que vous y trouverez. Vos grands biens & votre nom vous attireront la foule

des flateurs dont il est rempli ; si vous les écoutez, ils vous entraîneront avec eux dans le précipice ; si vous les fuyez ils deviendront vos ennemis; méfiez-vous d'eux, mais cachez-leur avec art votre méfiance : ils se diront vos amis ; mais en est-il dans le grand monde, surtout dans cette classe-là ? Ceux qui prennent ce titre, ne sont bien souvent que d'aimables traîtres, qui vous carressent d'une main, pour mieux vous poignarder de l'autre : ils vous instruiront des voyes qu'il faut tenir à la Cour pour parvenir ; on vous montrera mille détours pour arriver à un but qui souvent est près de vous, où le premier pas auroit pû vous conduire, si vous aviez pris la route toute unie que la vertu vous indiquoit, au lieu des chemins obliques & tortueux que l'usage vous a forcé de prendre : mais le monde a ses regles, on ne peut plaire si l'on ne s'y assujettit. Voilà la différence du monde à la vertu. Celle-ci ne connoît qu'un chemin ; mais il est droit,

ce n'eſt pas le plus battu, parce qu'il conduit rarement à la fortune & aux honneurs; mais les honnêtes gens, qui, malgré les préjugés, ſe ſont accoutumés à le ſuivre, le trouvent agréable & riant. La médiſance & la calomnie n'y font point gémir l'innocence, les paſſions n'y ſuſcitent point d'orage, la modération y entretient la paix, & la ſimplicité des mœurs y fait regner le bonheur.

Vous n'entendrez parler dans le monde que d'ambition; on vous dira que c'eſt la paſſion des grandes ames : on vous la peindra avec les couleurs les plus brillantes, qui lui donneront l'apparence même de la vertu ; mais on ne vous y parlera jamais ni de l'émulation, ni de l'amour de la véritable gloire. Tout y eſt confondu on y prend ſouvent une vertu pour un vice, & ſouvent on ſe perſuade qu'un vice eſt une vertu, ſur-tout lorſqu'il flatte & que le préjugé l'autoriſe.

On vous dira que vous devez aſpirer

aux honneurs, mais on ne vous parlera jamais de l'honneur : on vous instruira des moyens de parvenir aux dignités, mais jamais on ne vous indiquera ceux de les mériter : on vous interdira la méchanceté, mais on vous permettra l'Epigramme : on passe tout dans le monde, pourvû qu'on y mette un certain art, un vernis de politesse qui tient lieu d'esprit ; ce faux esprit est la vertu du monde ; le bon sens, l'honneur, la probité sont celles des honnêtes gens.

On vous persuadera sans doute, qu'un homme de votre naissance n'est pas fait pour languir dans des grades subalternes, & qu'il vous suffit d'y avoir resté deux ans pour demander & pour obtenir un Régiment ; rejettez ce conseil pernicieux. Un homme qui a de l'honneur, doit s'attacher à l'étude du métier qu'il a embrassé ; comment seroit-il possible que, n'ayant jamais été à portée d'agir par vous-même, vous pussiez être en état de conduire un Régi-

ment ? Il faut ſçavoir ſe guider ſoi-même avant de vouloir guider les autres. Il faut faire une étude profonde d'un art dont la théorie eſt immenſe, dont les détails ſont infinis, dont les principes n'acquierent un certain degré de certitude, qu'à force de les adapter aux circonſtances par des ſuppoſitions multipliées & par des combinaiſons ſans nombre.

Je vous l'ai déja dit, c'eſt de votre début dans le monde que dépend votre réputation : on n'y joue jamais un rolle indifférent ; cette indifférence même ſeroit un ridicule. Le monde eſt rempli de perſonnes uniquement occupées à profiter des ridicules les unes des autres, à les faire ſentir, à vous en prêter même lorſqu'elles ne vous en trouvent pas. Le ſeul moyen de vous mettre à couvert de leurs traits, c'eſt d'être ſimple, poli, affable ſans fadeur, complaiſant ſans baſſeſſe, doux ſans affectation : n'imitez perſonne, n'ambitionnez pas la frivole gloire de donner le ton ;

mais ne le prenez jamais des autres : ne dites pas toujours tout ce que vous pensez, mais ne trahissez jamais votre pensée. Le mensonge est indigne d'un honnête homme : combien, à la honte du siécle, ne se relâche-t-on point là-dessus? Un mensonge officieux en est-il moins une fausseté ? La calomnie fait horreur, mais prenez-y garde, on ne se soutient dans un certain monde que par la médisance, qui n'est qu'un tissu de vérités flétrissantes : il y a peu de médisans qui ne chargent leurs portraits, surtout lorsqu'ils plaisent, & de la médisance à la calomnie le pas est très-glissant : on s'habitue à ces sortes de complaisances, & l'on devient criminel sans s'en appercevoir.

Fuyez surtout cette espece de gens qu'on appelle Petits-maîtres ; ils sont la honte de l'humanité. Des airs, des manieres, un jargon, qu'ils n'entendent pas eux-mêmes, voilà leur étude continuelle. Tout leur mérite consiste dans une figure efféminée, un

teint

teint composé & dans des propos ridicules dont le bon sens rougit. Les femmes à qui le Petit-maître s'efforce de ressembler, l'encouragent à se faire une étude de la frivolité, & un devoir de brusquer tous les devoirs : la nature peut faire un sot ; mais les femmes & la vanité font le Petit-maître.

L'homme le plus admirable, pour la plûpart des femmes, est celui qui n'a ni assez de vertu, ni assez de bon sens pour mériter la réputation d'homme estimable. Soyez persuadé qu'un homme à la mode parmi les femmes, parvient rarement à l'être chez les hommes ; il ne faut qu'une folle pour mettre en vogue le sot le plus accompli.

Ne croyez pas que toutes les femmes pensent ainsi ; il en est qui sçavent distinguer & apprécier le vrai mérite, qui ne se laissent point éblouir, qui du premier coup d'œil peuvent analyser un fat, sans se prévenir, & le juger d'après lui-même. Des

femmes de ce caractere sont des trésors qu'on ne sçauroit assez rechercher ; & quoiqu'elles soient en bien petit nombre, comme le mérite donne un accès facile auprès d'elles, il ne vous sera pas impossible de vous attirer l'amitié de quelqu'une. Une femme sensée forme plus un jeune homme que toutes les sociétés du grand monde.

Mon intention n'est pas de vous prêcher une sagesse trop austere ; je n'exige de vous que les vertus morales : les vertus chrétiennes seroient encore plus à desirer, puisqu'elles seules peuvent faire le parfait honnête homme ; mais je me suis proposé de ne vous parler que des passions que vous devez réformer, & des vertus que vous devez acquérir.

Ces passions se réduisent à l'amour effréné du plaisir, au desir de paroître avoir plus d'esprit que les autres ; desir qui pour un autre seroit une passion, mais qui dans vous seroit un ridicule : à la fierté, à l'orgueil, au dédain, à la méchanceté & à l'ambition.

Les vertus auſquelles vous devez vous appliquer, ſont la ſincerité, la douceur, la politeſſe, l'amour de l'étude, l'émulation ou l'amour de la véritable gloire. Parcourons légerement les unes & les autres.

L'amour du plaiſir doit avoir ſes bornes. Heureux qui peut faire ſon plaiſir de ſon devoir! Malheureuſement le monde veut qu'on faſſe un devoir de ſes plaiſirs. Il vous dira qu'on doit les ſatisfaire à quelque prix que ce ſoit. Je ne veux pas vous les interdire; je ne vous exhorte qu'à en regler l'uſage; ne les cherchez que dans ces ſocietés d'où la licence eſt bannie: c'eſt-là qu'ils réſident, & que vous apprendrez combien ces plaiſirs ſi vantés par nos jeunes voluptueux, ſont faux & ſuperficiels.

La débauche, dans les tableaux qu'on vous en fera, vous ſéduira peut-être; mais ſa ſuite eſt cruelle, & la honte qui l'accompagne, n'eſt pas toujours le ſeul malheur où elle nous plonge. Quelle différence du ſentiment pur & délicat d'une per-

sonne qu'on aime, qui loin de vous faire manquer à vos devoirs, est la premiere à vous les faire connoître, qui vous donne des conseils dictés par le cœur, qui se fait une gloire de votre sagesse, qui se trouve intéressée à vous guérir de vos ridicules, qui prend pour elle-même le bien qu'elle entend dire de vous, qui s'afflige de vos malheurs, enfin qui croit que son honneur & sa vertu dépendent de votre conduite, avec les saillies vives & passageres d'une coquette qui vous vend ses faveurs! L'une n'exige d'autre prix que vous-même; & si l'amour & l'himen la mettent jamais dans vos bras, vous êtes assuré que vous ne devez cette conquette qu'à vous seul, & vous jouissez du plaisir d'estimer ce que vous aimez. La seconde n'affecte tout au plus que les sens, ou si elle inspire quelque sentiment, c'est un mouvement de haine, une sensation de mépris. L'autre vous a plû moins par sa beauté que par son caractere; aussi ne devez-vous pas craindre que votre

goût ſoit paſſager. Qu'il eſt doux de rencontrer une telle femme ! Si vous êtes aſſez heureux, conſervez-la précieuſement, n'en faites confidence qu'à votre cœur, & que le faux air de dire à un tiers que vous avez une femme aimable, ne vous expoſe pas à perdre le plus grand bien que vous puiſſiez poſſéder.

Il me ſemble qu'il y a un certain rapport entre le goût des vrais plaiſirs & l'eſprit ſolide. Le plaiſir eſt permis, c'eſt l'excès qui deshonore : aimer l'eſprit, c'eſt en avoir; l'eſprit plaît, il ajoute ſouvent au caractere, il en prend la teinte ; l'affectation eſt ridicule, le deſir de paroître avoir plus d'eſprit que les autres ne ſe ſatisfait ſouvent qu'aux dépens du cœur, de ſa propre réputation & de la ſociété même. Le vrai, le ſeul plaiſir, c'eſt celui du cœur; le véritable eſprit vient de la raiſon, ou pour mieux dire, c'eſt la raiſon & le bon ſens même réunis enſemble, qui donnent à nos idées la juſteſſe & la préciſion qu'elles doivent avoir pour plaire.

La nature a distribué à tous les hommes la même quantité d'esprit : s'ils ne paroissent pas avoir une imagination aussi brillante les uns que les autres, c'est que l'étude & les lumieres qu'ils ont négligé d'acquerir leur fournissent moins d'idées, ou qu'ils sont différemment organisés ; si c'est un défaut de leur éducation, contentez-vous de les plaindre : si c'est la faute de la nature, n'y auroit-il pas de la cruauté de leur en faire un crime ? S'enorgueillir de ses talens, c'est les prostituer : il seroit bien plus heureux pour vous d'être un sot sans orgueil, que d'être un homme d'esprit sans modestie : ne vous servez de votre esprit que pour éviter des fautes où tombent ceux qui en ont moins que vous, que pour vous mettre à la portée de tout le monde, pour mettre de la simplicité, de la clarté, de la précision dans vos discours, pour être doux, affable, prévenant ; car à quoi vous servira l'esprit si vous êtes insociable, fier & dédaigneux ? On se fait des ennemis

de ceux à qui l'on veut faire ſentir la ſupériorité de ſon génie. Il eſt peu de Voltaires & de Fontenelles ; ces génies trop multipliés dans la ſociété ne lui ſeroient-ils pas à charge? Ayez l'eſprit juſte & liant, c'eſt tout ce que le monde eſt en droit d'exiger de vous. Il n'eſt permis à un homme du monde de produire ſes talens, que lorſqu'il s'eſt long-tems éprouvé.

Bornez-vous à l'eſprit que vous avez, & n'ambitionnez pas de paroître en avoir davantage ; l'affectation eſt plus inſupportable que la ſtupidité. Rien ne me paroît plus juſte que ce vers d'un de nos Poëtes :

L'eſprit qu'on veut avoir : gâte celui qu'on a.

Nous gagnons toujours plus à nous montrer tels que nous ſommes qu'à nous farder : l'affectation ne ſçauroit remplacer ce qui nous manque, elle gâte au contraire par la gêne & par la contrainte, le peu que nous avons.

Le deſir de paroître avoir plus d'eſprit que les autres, me conduit naturellement

à vous parler de l'orgueil & de la fierté; vices dont ce desir est toujours une suite: ils proviennent de la bonne opinion qu'on a de soi-même, & qu'on veut donner aux autres ; elle se fonde sur des talens que nous avons, ou que nous croyons avoir, sur notre naissance ou sur nos richesses. Etudiez-vous, connoissez-vous vous-même, cette opinion disparoîtra bientôt : car je suppose que vous ayiez plus de raison qu'un autre de la croire bien fondée, cela vous met-il en droit de vous en prévaloir ? Pénétrez au fond de votre cœur, & vous y trouverez mille défauts inséparables de l'humanité, qui vous humilieront. D'ailleurs que sont la plûpart des qualités dont s'enorgueillissent les Grands du monde ? Des distinctions odieuses fondées sur le préjugé.

Pourquoi votre naissance vous inspireroit-elle de l'orgueil ? A qui la devez-vous ? Est-ce vous qui avez choisi le pere dont vous êtes sorti ? Et quand même cela

feroit poffible, une longue fuite d'ayeux illuftres vous met-elle à l'abri des vices deshonorans ? Les hommes ne dégénerent-ils jamais ? Quoi, parce que mes ancêtres étoient d'une belle taille, dois-je me flatter que mon fils ne fera pas un nain ? Et quand même la taille de mes ayeux feroit un préjugé pour la fienne, les ames fe fuccédent-elles par la voye de la génération comme nos corps ?

Mais je confens qu'une origine illuftre ne foit point une chimere, & que vous ayiez quelque raifon de vous en prévaloir; fçavez-vous quels font les devoirs qu'elle vous impofe ? Plus le fang dont vous fortez eft noble, & plus vos fentimens doivent être élevés; vous n'avez pas feulement des ancêtres à imiter, mais encore des defcendans à qui vous devez laiffer des exemples à fuivre; car fi la nobleffe eft dans le fang, vous ne pouvez fans injuftice le tranfmettre à vos enfans moins pur que vous ne l'avez reçu de vos peres.

La fierté qu'inspirent les richesses est encore plus méprisable. Qu'un homme le fléau du peuple, s'enorgueillisse de ses trésors, cette foiblesse est faite pour lui : mais que celui qui tient de ses ancêtres des biens justement acquis, & qui sont la récompense de leur mérite, en tire un sujet de vanité, c'est un ridicule digne du mépris de l'honnête homme. Si quelqu'un étoit en droit de se glorifier de sa fortune ; ce seroit tout-au-plus celui qui en est l'artisan, & qui l'a légitimement acquise en se rendant utile à sa Patrie, soit qu'il ait mis en œuvre les arts, qu'il ait franchi les Mers & attiré le commerce dans son pays, soit enfin que, plus nécessaire à la société, il ait aidé à la faire subsister du travail de ses mains.

Je vous pardonnerai de faire quelque cas de vos richesses, lorsque vous saurez en faire un bon usage. Si vous les partagez avec l'indigent, si vous les employez à faire des heureux, si même vous savez les

répandre, les faire circuler au profit de l'Etat & au vôtre, en excitant l'induſtrie & le travail. Les gens du monde découragent les arts, ils traitent les artiſtes avec dureté, ſurtout lorſque ceux-ci ſont leurs créanciers : mais outre que ce qu'ils leur retiennent, eſt ſouvent le modique prix d'un travail pénible, ce prix fructifieroit entre les mains du marchand, qu'ils privent ainſi du gain ſur lequel il comptoit, & du profit que ce gain l'auroit mis à même de faire.

L'homme eſt exceſſif en tout, il ſemble que la bonne opinion qu'il conçoit de lui-même devroit adoucir ſes mœurs ; car ſi cette bonne opinion eſt fondée, ſes talens & ſon mérite devroient réprimer ſon orgueil : mais au contraire, il ne ſe croit au-deſſus des autres que pour les dédaigner & pour les mépriſer.

Le mépris eſt le jugement que nous portons d'autrui, ſur la comparaiſon injuſte que nous en faiſons avec nous-mêmes ; le

dédain est l'effet de ce jugement, & la marque extérieure du mépris. Ne méprisez que le vice; mais ne témoignez votre dédain au vicieux, que lorsqu'il sera nécessaire pour l'intérêt de la vertu; alors votre mépris est légitime. Celui qui dédaigne les hommes, parce qu'ils lui sont inférieurs en dignités, en richesses, en esprit, enfin en tout ce que le préjugé divinise, est le tyran de la société; il devroit être regardé comme un citoyen dangereux. Je n'ai pas besoin de vous faire le tableau des malheurs qu'une marque de dédain peut entraîner après elle. On a dit que si nous avions moins d'orgueil, nous nous appercevrions moins de celui des autres: n'est-ce pas-là une raison de plus de le ménager? C'est, sans doute, ce qui a donné lieu à cette politesse, qui, sous une apparence de modestie, met notre amour propre & celui des autres si bien à son aise; voile trompeur, mais nécessaire dans la societé! la politesse est une convention tacite que les

hommes ont faite entr'eux, de ſupporter mutuellement leurs défauts, & de gliſſer légérement ſur leurs ridicules. Le dédain rompt cette eſpece de traité, il fait ſentir aux autres que nous croyons nous être apperçus de leurs défauts; & celui qui ſe voit dédaigné, ſe croyant en droit de ne plus garder aucun ménagement, ſe vange par un mépris ſecret, s'il eſt votre inférieur; par des affronts, s'il eſt votre égal; & par la force, s'il eſt votre ſupérieur.

Ne dédaignez jamais perſonne. S'il s'offre à vous quelqu'un, qui par ſes vices & par ſa conduite ſe ſoit rendu mépriſable, contentez-vous de le plaindre dans le fond de votre cœur, fuyez-le, ne liez aucun commerce avec lui; mais ne dites jamais à un tiers ce que vous en penſez. Il eſt aſſez puni par ſa propre infamie, ſans que vous l'alliez divulguer encore. On doit aimer la vertu avec zèle; mais jamais juſqu'à l'indiſcrétion. Que cet homme vicieux vous ſerve d'exemple, qu'il vous corrige ſi vous

avez quelqu'un de ses défauts, ou qu'il vous inspire une horreur salutaire pour ceux que vous pourriez contracter dans le monde; faites en vous-même les réflexions que les Spartiates faisoient faire à leurs enfans, lorsqu'ils exposoient à leurs yeux des Esclaves plongés dans l'yvresse. Lorsqu'il s'agit des passions, nous sommes tous enfans. Les effets du vice nous frappent plus que les préceptes les plus sévéres. Enfin parcourez le tableau du monde avec les yeux d'un artiste intelligent qui cherche à s'instruire, aussi attentif aux défauts pour les éviter, qu'aux beautés dont il veut faire son profit.

Le moyen de ne pas vous égarer, c'est de ne pas suivre les premiers mouvemens de vos passions; étouffez les cris de vos sens, & réprimez les penchants de votre cœur. Il est naturellement porté à la méchanceté; autre effet de l'orgueil plus dangereux pour la société que le mépris, & plus insupportable que le dédain.

Le méchant ſe fait craindre & déteſter des méchans, lors même qu'ils le recherchent : il eſt haï, mepriſé des honnêtes gens ; on ſe tait devant lui, on craint d'être compromis dans les noirceurs dont il eſt capable : la vertu même tremble à ſon aſpect ; la médiſance & la calomnie marchent à ſa ſuite : elles lui prêtent leurs couleurs les plus odieuſes, lorſqu'il raconte une avanture dont le menſonge a déguiſé tous les traits ; en un ſeul jour il flétrit la réputation de dix femmes, qui n'ont peut-être d'autre tort que d'en être connues, réputation qui étoit le fruit de vingt ans de vertu.

Je ſai que vous n'aurez jamais de tels crimes à vous reprocher ; mais prenez-y garde : on devient ſouvent méchant ſans s'en appercevoir. On ſaiſit un ridicule, un trait heureux vient s'offrir, ce trait peut donner la réputation d'homme d'eſprit : on héſite, on voudroit le retenir : je conviens que le ſacrifice eſt pénible ; il

coûteroit peut-être moins si l'on en sentoit mieux le prix ; car quelle satisfaction de pouvoir se dire à soi-même : L'honneur d'un tel étoit entre mes mains, & c'est moi qui le lui conserve !

N'est-ce pas prodiguer le titre d'homme d'esprit, que de l'accorder à celui qui ne sait être que méchant ? La malignité est si naturelle à l'homme, qu'il n'y a pas grand mérite à la produire ; j'aimerois autant dire que l'avare a du bon sens, le prodigue de la raison, & le voluptueux de la sagesse. Un seul homme d'un caractere méchant suffit pour gâter les naturels les plus heureux, & pour faire perdre le fruit de la plus belle éducation. Pourquoi, tandis qu'on éloigne de la société, & qu'on renferme avec soin des malheureux qu'affligent des maladies contagieuses, ne point bannir les méchans plus dangereux encore ? Cependant avec de la malignité on perce plus promptement dans le monde ; il est vrai que souvent on n'y plaît qu'un

inſtant pour être déteſté le reſte de ſes jours ; avec de la vertu il vous ſera peut-être moins aiſé de plaire : mais lorſqu'une fois vous vous ſerez fait connoître, on ne pourra vous refuſer l'eſtime que vous méritez.

Cette Lettre n'auroit point de bornes ſi je voulois vous y parler de toutes les paſſions, de tous les défauts, de tous les ridicules que le monde va vous offrir. Je ne me ſuis arrêté qu'à ceux contre leſquels vous devez être le plus en garde, qui ſont les plus ſéduiſans, & que nous portons preſque tous en nous-mêmes : j'ai réſervé l'ambition pour la derniere, comme la paſſion la plus dangereuſe pour une ame bien née.

La plûpart des hommes, confondant l'émulation & l'amour de la gloire avec l'ambition, regardent celle-ci comme un ſentiment vertueux : je ne vous en parlerai point ſur le même ton ; parce que je mets entre toutes ces choſes une très-grande

différence : je me réserve à vous parler de l'amour de la véritable gloire, & de l'émulation à la fin de ma Lettre.

L'ambition est un desir de s'élever & de paroître au-dessus des autres : c'est une soif brûlante d'honneurs & de prééminences qui nous tyrannise, qui cherche à se satisfaire aux dépens de l'équité même : l'ambition n'a point de bornes : à peine est-elle parvenue au grade desiré, qu'elle en desire un nouveau ; & si elle obtenoit enfin ce dernier, elle voudroit qu'il y en eût d'autres pour pouvoir les desirer encore. L'ambitieux croit voir tout le monde au-dessus de lui, & voudroit que tout fût au-dessous. Il s'irrite des honneurs dont un autre est décoré ; tantôt il fait éclater sa fureur, tantôt plus modéré en apparence, il suit les chemins tortueux de l'envie, & la mine n'éclate qu'après qu'il l'a conduite de loin par des détours obscurs, sous les pieds du rival qu'il cherche à détruire. Prudence, activité, hypocrisie même, tout sert à ses

desseins. L'amitié n'est point faite pour lui : il ne connoît ni le plaisir ni la joye, le Patriotisme n'est pour lui qu'une chimere ; s'il affecte d'autres passions, s'il a l'apparence de la vertu, c'est pour mieux cacher ses vues, & pour s'assurer du succès. Méfiez-vous de ces hommes injustes, préservez-vous de la contagion, sachez tout sacrifier à votre vertu, aimez la Patrie ; & si jamais votre naissance & vos talens vous mettoient à la tête de nos troupes, souvenez-vous qu'il est plus glorieux de sacrifier son ambition à sa Patrie, que d'acheter des lauriers au prix du sang d'un Citoyen.

Mais c'est assez ; tirons le voile sur des tableaux dont la tristesse ne peut qu'affliger un cœur vertueux ; que la scéne change, au lieu des passions que vous devez éviter, je vais mettre sous vos yeux les vertus que vous devez tâcher d'acquérir, & dont vous trouverez bien moins d'exemples dans ce monde où vous allez entrer.

La sincérité est une vertu plus estimée que connue, tout le monde se pique d'être sincere, & veut être cru sur sa foi; cependant sondez le cœur de la plûpart des Courtisans, vous trouverez ce qu'ils disent si éloigné de ce qu'ils pensent, que vous rougirez pour eux de leur duplicité, il leur est presqu'impossible d'être sinceres. Comme l'intérêt de leur ambition est d'être impénétrables, ils sont toujours forcés à se déguiser, & souvent à se tromper eux-mêmes.

Mais quel plaisir de porter son cœur sur ses lévres, de n'être jamais occupé à voiler la vérité! Quel intérêt l'honnête-homme auroit-il à la trahir, lui qui se fait un devoir de penser toujours juste? Si la dissimulation peut être permise, ce n'est qu'à ceux qui trouveroient de la honte à laisser voir le fond de leur ame. Quelle satisfaction pour vous de n'avoir besoin que de dire un mot pour en être cru! Avec la réputation d'homme sincere, la confiance

& le respect de tout le monde voleront au-devant de vous. Ne croyez pas que la sincérité vous oblige à dire tout ce que vous penserez, il suffira que vous pensiez tout ce que vous direz. Loin de se déguiser, un cœur juste & vertueux ne sauroit être vû d'assez près. Pour lui la sincérité n'est point une vertu pénible; la dissimulation lui coûteroit plus d'efforts que la sincérité n'en coûte à l'ambitieux & au méchant.

Ne croyez pas que le mensonge seul blesse cette vertu, on la trahit souvent sans dessein. Votre cœur est naturellement bon, prenez garde que cette bonté d'ame ne vous porte à trop de facilité : si vous parvenez à la Cour, vous ne manquerez pas d'être importuné par une foule de solliciteurs : le desir que vous aurez de leur être utile, vous fera promettre trop facilement ce qu'ils vous demanderont : quels remords pour vous, quelle peine pour eux de se voir trompés dans leur espérance? Ne promettez jamais au-delà de ce que

vous pourrez faire. Il y en a plusieurs qui, par fierté, veulent avoir des protégés. Vous en aurez par un principe bien opposé; la malignité qui profite de tout, ne manquera pas de l'interpréter différemment. Faites-vous un devoir de la sincérité, un talent de votre franchise; par-là vous ne serez jamais exposé à manquer à personne, ou à vous trahir vous-même.

L'aménité de vos mœurs me fait tout espérer de vous: une vertu n'est jamais toute seule, & l'amour de la vérité suppose toujours mille qualités qui lui sont nécessaires; vous m'avez paru l'aimer pour elle-même; mais elle est si enveloppée, si déguisée chez les hommes, qu'il faut bien de la patience pour la tirer du fond de l'abîme, où le plus sage des Philosophes disoit qu'elle étoit ensévelie. Vous n'avez pas fait des recherches inutiles, & les connoissances que vous avez acquises à votre âge, sont les fruits d'un travail bien au-dessus de vos forces; que ne peuvent

point ſurmonter cette conſtance & cette douceur modeſte qui vous diſtinguent déja de tant d'autres, qui ont reçu la même éducation que vous, & que leur impatience & leur impétuoſité ont empêché d'en profiter ? Quelle perte, ſi l'uſage du monde, ſi les préjugés gâtoient un ſi beau naturel ! Croyez-moi, Monſieur, conſervez-la cette douceur, c'eſt le plus beau préſent que la nature ait pu vous faire : par elle vous vous inſinuerez aiſément dans tous les cœurs ; comme elle ſupporte patiemment les défauts des autres, il n'eſt perſonne qui s'en méfie, & qui ne ſe livre à elle. Nous avons tous des défauts, & nous ſentons que nous en avons ; nous ſommes donc trop intéreſſés à aimer un caractere d'eſprit toujours prêt à les regarder plutôt comme des foibleſſes attachées à la nature de notre être, que comme des vices volontaires : d'ailleurs l'humanité qui s'annonce par la douceur, eſt une vertu ſi eſtimable que les tyrans les plus barbares

n'ont pu s'empêcher d'y être sensibles.

De tout ce que je viens de vous dire de la douceur, vous voyez combien peu elle différe de la politesse, de ce commerce réciproque de complaisance, qui fait les délices de la société & le lien des esprits; puisqu'il n'appartient qu'à la vertu de faire celui des ames.

Les François que cette qualité distingue des autres Nations, semblent un peu la négliger. On la portoit à l'excès dans le siécle dernier, le relâchement nous conduit insensiblement dans un excès contraire. Je ne sai si mes conjectures sont fausses; mais je crois que la licence & la corruptiou des mœurs sont les sources de l'impolitesse qui commence à regner parmi nous. Comment un jeune homme, qui passe la plus grande partie du jour avec des femmes méprisables, qui lui vendent la liberté de ne se gêner en rien avec elles, pourroit-il se contraindre avec des femmes respectables, jusqu'au point de ne leur

manquer

manquer jamais ? L'habitude d'une familiarité criminelle laiſſe dans l'eſprit des impreſſions qui s'effacent difficilement. Ce ſont les femmes qui ont le plus contribué à la politeſſe de la Nation : le François naturellement porté à la galanterie, ſe plioit à tout pour leur plaire : attentions, ſoins prévenans, tout étoit mis en uſage : l'amour étoit leur maître ; mais l'amour n'étoit alors qu'un ſentiment ; le reſpect & la ſincérité étoient des qualités indiſpenſables ; le caractere le plus dur forcé de paroître complaiſant acqueroit de la douceur ; mais depuis que notre jeuneſſe effrénée a fait un ridicule du ſentiment, & qu'elle a mis la débauche & la licence à la place de l'amour, elle ne garde preſque plus de ménagement, regarde des femmes vertueuſes à-peu-près comme celles dont elle achete les faveurs, & elle vient marquer aux premieres le dégoût que lui ont inſpiré les autres.

Il eſt inutile de vous exhorter à éviter

ces exemples contagieux, le tableau en est trop affreux pour ne pas vous faire horreur : vous en serez environné ; mais votre caractere me rassure. Il est un genre de politesse, contre lequel vous devez être en garde ; c'est celle qui consiste dans le ton & dans les manieres : vous verrez dans le monde des gens, qui, affectant un ton de grandeur & des airs de protection, ne manqueront en rien aux usages ; mais c'est d'une maniere si humiliante que le dédain est moins offensant, & que l'impolitesse de l'épaisse opulence est mille fois plus supportable.

L'excès opposé à celle-ci, est cette politesse basse & rampante, la marque infaillible d'un cœur lâche : ni les grandeurs n'inspirent point la premiere, ni la misere n'occasionne point l'autre ; car plus on est élevé & plus il est beau d'être doux, affable & complaisant : un Grand qui sçait prendre ce ton, se fait presqu'autant aimer de celui à qui il refuse, que de celui à qui il ac-

corde : plus l'honnête homme eſt preſſé par ſa miſere, & plus il doit intéreſſer les cœurs par des manieres inſinuantes, faire ſentir qu'il eſt au-deſſus de ſes malheurs, & qu'il en eſt accablé ſans en être abattu. Un homme véritablement poli ſçait mettre de la nobleſſe dans ſon indigence même : ces qualités ne s'acquierent pas toujours ; elles naiſſent avec nous. Qu'auriez-vous à deſirer de plus, vous dont la douceur eſt une preuve de la bonté de votre ame ? Conſervez l'une & l'autre, & je vous promets que le monde malgré ſa perverſité, ne pourra vous refuſer ſon eſtime, ſa confiance & ſon amour.

Je conviens qu'il n'eſt point aiſé de conſerver tant de belles qualités dans toute leur pureté au milieu de tant de vices, dont vous vous trouvez aſſiégé ; le ſeul moyen de ne pas ſuccomber à l'exemple, c'eſt de remplir tous vos momens, de fuir cette vie inutile de preſque tous nos jeunes gens, qui d'un côté embarraſſés de leur loiſir, & de l'autre agités

par la vivacité de leur caractere, se trouvant à charge à eux-mêmes, se font une occupation de leurs plaisirs & un amusement de la frivolité.

L'étude que vous avez toujours aimée, est une ressource qui vous sauvera de ces momens cruels qu'essuye l'homme désœuvré; elle fournira de nouvelles armes à votre vertu, elle ornera votre esprit de connoissances utiles, elle élevera votre ame par l'amour & par la beauté de la véritable gloire, elle vous aidera à connoitre les hommes tels qu'ils sont, en vous les faisant voir tels qu'ils ont été & tels qu'ils devroient être : enfin l'étude sera pour vous une source de plaisirs, un asile contre les revers, l'ornement de votre fortune, un trésor que vous retrouverez dans la vieillesse, elle vous empêchera de vous enorgueillir de vos succès, & de vous laisser abattre par vos disgraces, elle vous rendra plus humain, plus généreux, plus juste, elle vous inspirera du zéle pour la Patrie, de l'amour

pour vos Concitoyens & du respect pour vos Maîtres.

L'étude de l'histoire mettra sous vos yeux d'heureux scélérats, & de grands hommes persécutés; mais vous y verrez la vertu toujours infléxible, belle par elle-même & triomphante sur les échaffauts, vous y détesterez le crime tremblant au sein de ses prospérités & lâche dans les Cours. Elle vous montrera dans les révolutions des Empires & des Républiques, que les malheurs phisiques dépendent toujours des causes morales, que rien n'est durable & que la vertu seule fait survivre l'homme à lui-même; ce ne sera pas la seule connoissance des faits qui vous servira dans le monde, elle pourroit tout au plus faire honneur à votre mémoire; mais les réfléxions qu'elle vous inspirera épureront vos mœurs, & vous rendront supérieur à tous les événemens, elles vous accoutumeront à voir rarement le mérite au faite de la grandeur, à le voir languir dans l'oubli, où il ne ram-

pe jamais, & à voir le vice ramper toujours dans ses plus brillans succès, se servir indifféremment pour parvenir à ses desseins d'un orgueil effronté ou du masque de la vertu, d'une douceur affectée ou d'une méchanceté qui marche insolemment à front découvert.

Mais votre principale étude doit être celle de votre métier, vous avez embrassé par goût une profession à laquelle vous étiez destiné par votre naissance. Ce préjugé qui veut qu'un homme dont les ayeux ont servi, doive nécessairement prendre le parti des armes, n'auroit sans doute jamais déterminé votre choix, si vous n'aviez senti en vous cette vocation & ces talens naturels qui vous ont décidé : ce goût est un heureux présage ; mais il doit être entretenu par l'étude qui lui est propre & par celle de tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

L'histoire est la meilleure école de l'art militaire pour celui qui sçait réfléchir, qui

ſçait comparer la conduite que les plus grands Généraux ont tenue dans les différentes poſitions où ils ſe ſont trouvés, qui ſçait voir dans les ſuccès des uns les fautes des autres, qui a le talent de ſaiſir une ſituation heureuſe, de voir le parti que le vainqueur a ſçu tirer du caractere de ſon ennemi, de l'eſprit des Nations qu'il avoit à combattre & des peuples qui étoient ſous ſes ordres.

A cette connoiſſance générale de l'hiſtoire, joignez l'étude particuliere des principes de votre art : elle eſt longue & pénible ; mais les ſecours, ſi rares au commencement du dernier ſiécle, ſe multiplient tous les jours dans celui-ci ; & ſi l'on ne connoît pas la théorie de ſon métier, c'eſt qu'on ne l'aime point & qu'on ne veut pas la connoître. Si les plus grands Généraux après une étude de toute leur vie & une pratique de pluſieurs années, ſont tombés dans des fautes qui ont obſcurci leur gloire & qui ont été funeſtes à l'Etat, comment avec

une étude superficielle & faite sans goût, peut-on se flatter de quelque succès ?

L'étude de l'histoire & celle de l'art militaire vous entraîneront nécessairement dans celle de la politique ; étude séduisante, mais dangereuse. C'est alors que vous serez forcé de mettre un frein à votre sincerité, de tout voir, de tout approfondir & de tout respecter. Si vos talens méritoient un jour que votre Maître vous confiât le dépôt de son autorité & ses desseins les plus secrets, songez que de grands intérêts demandent les réfléxions les plus profondes, & qu'il ne vous sera plus permis d'avoir d'autre objet que la gloire du Souverain & le bonheur de l'Etat, que vous devez vous oublier vous-même & vous sacrifier à l'intérêt public.

Je ne finirois point, si je voulois vous détailler tous les avantages que vous pouvez retirer du goût que vous avez pour l'étude. Vous aimez les sciences, & vous ne craignez point la réputation d'homme sçavant. Les sciences ne sont point ingrates, les aimer,

c'est

c'eſt leur plaire, vous l'éprouverez ſurtout, lorſqu'à la tête de nos troupes vous ne vous trouverez étranger dans aucun pays, & que la connoiſſance que vous en aurez acquiſe par le ſecours de la Géographie vous applanira des difficultés inſurmontables pour tout autre.

Cependant prenez garde de ne point choquer les uſages du monde ; les ſciences abſtraites inſpirent une certaine triſteſſe que l'application fait contracter, une ſechereſſe d'eſprit que donne l'habitude de méditer & de réfléchir, & qui n'eſt point faite pour le monde : le moyen le plus aſſuré de ne point tomber dans cet inconvénient, c'eſt d'égayer l'étude de la Philoſophie par l'uſage modéré des plaiſirs, par le commerce du monde, par la fréquentation des ſpectacles & par la lecture des Poëtes ; mais tenez vous-en à la ſimple lecture ; & à moins d'avoir long-tems conſulté votre eſprit & vos forces, ne prodiguez point des talens ſacrés par leur deſtination, à un art péni-

ble & dangereux, qui couvre celui qui s'y exerce de ridicule, s'il ne le comble de gloire.

En un mot aimez l'étude; elle vous délassera d'un travail plus pénible, elle vous instruira en vous amusant & vous inspirera la vertu. Si la science enorgueillit quelques-uns de ceux qu'elle éclaire, c'est parce qu'ils ne sçavent point en retirer tout l'avantage qu'elle peut leur procurer : semblables à ces Insulaires qui ouvrent le sein de la terre pour en tirer des trésors inutiles pour eux, parce qu'ils ignorent l'art de les orfévrir. Contentez-vous d'être sçavant, d'être philosophe pour vous-même, ayez soin de cacher vos richesses aux yeux du monde, qui vous en feroit un ridicule, parce qu'il ignore l'art de s'en faire un bonheur.

Surtout que l'étude de la morale, en vous apprenant à connoître & à distinguer les passions, vous guide dans l'usage que vous devez en faire. Le monde les confond ai-

ſément, & ſous le terme abuſif d'honneur, il comprend la vengeance, la flatterie, la duplicité; même ſouvent l'honnête homme ſelon le monde, eſt le moins vertueux aux yeux du vrai ſage. Tout vous y parlera en faveur de l'ambition, on vous la peindra comme une vertu; mais ne vous y trompez pas, le ſuccès ne ſçauroit la juſtifier; l'ambition eſt toujours dangereuſe; l'émulation, l'amour de la véritable gloire doivent être le principe de vos actions. Cet amour ne cherche avec paſſion à ſurpaſſer ou à égaler les autres, que par la vertu. L'ambition bien différente ne garde aucun ménagement dans les motifs qu'elle employe; l'émulation au contraire regarderoit comme une infamie de parvenir par une autre voye que par celle que la vertu lui permet: celui qui a de l'émulation aime la gloire; ſans être injuſte envers ſes rivaux, il applaudit à leur élevation, fuſſent-ils même ſes ennemis, il leur ſerviroit de degré pour monter aux honneurs qu'ils ont mé-

rités. Il n'est ni jaloux ni envieux, il ne voit que l'intérêt du Peuple & de son Roi; il oublie le sien, l'amour de la gloire lui éleve l'ame sans égarer sa raison. Dans tous les états, dans toutes les occasions, l'émulation, ainsi que la vertu, demeure inébranlable, elle ne se laisse point abattre par les disgraces; si elles sont méritées, elle cherche à réparer les fautes dont elles sont la punition; si elles sont injustes, elle se console avec elle-même, elle ne se couvre point d'un masque hypocrite, elle ne se sert point de tous ses avantages lorsqu'ils peuvent être nuisibles à quelqu'un; c'est souvent par la hauteur, quelquefois par la bassesse que l'ambition éclatte; c'est toujours par la modestie & par l'affabilité que l'émulation se fait connoître. L'émulation examine ses forces, & ne compte jamais sur la foiblesse des autres; elle ne connoît ni mépris ni dédain. Je ne sçaurois trop vous recommander d'avoir de l'émulation; vos talens, votre naissance & votre fortune doivent

vous y engager ; mais fuyez l'ambition, elle corromproit vos vertus mêmes.

Voilà Monſieur, les avis que vous me demandiez. Je ſuis entré dans un détail qui paſſe les bornes d'une lettre, pardonnez-le à mon zéle pour votre avancement ; les diſpoſitions que je vous connois m'ont engagé dans une matiére très-vaſte, que je n'ai pû qu'effleurer : je me ſerois bien gardé de l'entreprendre, ſi je n'avois cru que ces inſtructions vous ſeroient de quelqu'utilité ; je les aurois plus reſſerrées, ſi un plus long uſage du monde avoit pû vous le faire connoître par vous-même, & je les aurois plus étendues, ſi je comptois moins ſur la pénétration de votre génie & ſur l'excellence de votre cœur.

Je ſuis &c.

LETTRE

Sur la différence du Grand Homme au Héros,

A M. D.

LA conversation étant tombée, Monsieur, il y a quelques jours, sur plusieurs personnes dont la mémoire est respectable, vous me parûtes surpris de ce que je mettois les grands Hommes au-dessus des Héros. Peut-être me trompois-je ; mais comme les préjugés cessent de l'être, lorsqu'on les soumet à un examen rigoureux, & que la raison doit seule justifier les opinions, je vous envoye mes idées sur cette distinction.

Je conviens que dans son origine, le terme de Héros étoit consacré à celui qui réunissoit toutes les vertus guerrieres & les vertus morales & politiques, qui soutenoit

les revers avec constance, & qui affrontoit les périls avec fermeté; qu'enfin l'Héroïsme supposoit le grand Homme, & même un Etre au-dessus de l'humanité, digne de partager avec les Dieux le culte des Mortels : tels furent Hercule, Thésée, Jason & tant d'autres.

Mais dans la signification qu'on lui donne aujourd'hui, ne semble-t'il pas qu'il n'exige point à la rigueur les vertus qui forment le grand Homme dans tous les états, & qu'il ne soit uniquement consacré qu'au Guerrier qui ne connoît que l'art de gagner des batailles ?

Ainsi je donne le titre de Héros à celui qui porte au plus haut degré les talens militaires, & qui possede toutes les vertus guerrieres; vertus qui souvent aux yeux de la sagesse, comme l'a dit Rousseau, (a) *ne sont que des crimes heureux*, qui ont usurpé le nom de vertus, au lieu de celui de Qualités qu'elles doivent avoir.

(a) Ode à la Fort.

On définit un Héros, un homme *ferme contre les difficultés, intrépide dans le péril & vaillant dans les combats ;* qualités qui tiennent plus du tempérament & d'une certaine conformation des organes, que de la noblesse de l'ame. On remarque même que l'homme en général est plus ou moins intrépide, à mesure que ses passions lui laissent plus ou moins entrevoir le danger. On appelle un Héros celui qui surmonte les plus grands obstacles, quels que soient les motifs qui le font agir ; au lieu que le grand Homme ne mérite & n'obtient ce titre qu'autant que ses motifs sont désintéressés, qu'il écoute moins les cris de son ambition & d'une vaine gloire, que l'intérêt de sa patrie & de la société.

On prodigue tous les jours le titre de Héros à un homme qui, quoique fier, violent, emporté, tel qu'Horace (*a*) nous dépeint Achille, a cette bravoure & cette intrépidité qui le rendent redoutable à ses

(*a*) *De arte Poet.*

ennemis ; mais lui donneriez-vous le titre de grand Homme ? Le premier tient de la nature des qualités que l'autre tient de la vertu ; & à ſuppoſer que ces qualités fuſſent dans l'un & dans l'autre des vertus de l'ame, le motif qui les fait agir, peut en faire des crimes dans le premier en lui conſervant le titre de Héros : au lieu que le grand Homme ceſſe de l'être du moment que le motif de ſes actions eſt corrompu ; euſſent-elles d'ailleurs les ſuccès les plus heureux pour la Patrie. Ciceron découvre une conjuration, il aſſemble le Sénat, monte à la Tribune aux Harangues, effraye les Citoyens & ſauve ſa Patrie ; mais il paroît occupé de ſa gloire, (*a*) tandis qu'il ne doit ſonger qu'au péril qui menace Rome. Il exige une récompenſe qu'on ne ſe ſeroit point aviſé de lui refuſer s'il

(a) Pluſieurs Auteurs ont taché de juſtifier Ciceron ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il ne ceſſe dans tous ſes écits de répéter que Rome lui doit ſa conſervation, & qu'il n'y a point de page où l'on ne retrouve l'Auteur de ce vers dont Juvenal a ſi bien ſaiſi le ridicule.

O fortunatam, natam me Conſule Romam !

ne l'avoit pas exigée. Rome & la postérité ne sont point ingrates, elles conviennent du fait, permettent à l'Orateur de se couronner lui-même; mais ne lui donnent pas sans quelque difficulté, dans cette occasion, le titre de grand Homme, qui suppose toujours un parfait désintéressement. Le Roi de Macédoine menace les Athéniens; Démosthene, par ses Harangues, les anime contre lui, ses discours ne sont point recherchés; c'est un ennemi qui excite ses troupes contre l'ennemi de la Patrie, il s'oublie lui-même pour ne songer qu'au péril dont la Grece est menacée; Philippe tourne sa rage contre l'Orateur, & l'Orateur n'en devient que plus furieux contre Philippe. Démosthene fut moins heureux dans ses succès que Ciceron; mais ses motifs étoient plus désintéressés. Dira-t'on, pour contester à Démosthene le titre de grand Homme, qu'il avoit fui à la bataille de Cheronée, & qu'il étoit en sûreté dans la Tribune aux Harangues? Mais ne sça-

voit-il point qu'un Roi qu'il outrageoit avoit mis sa tête à prix, & qu'il y avoit dans l'assemblée même qu'il haranguoit, des traîtres aux gages de son ennemi ?

Que de Héros je pourrois vous citer, qui n'ont été ni Citoyens, ni Patriotes! Ils défendent vaillamment leur Patrie, non parce qu'elle est leur Patrie, mais parce qu'elle fournit un prétexte à leur ambition.

L'ambition & l'amour de la véritable gloire sont des passions bien différentes; la premiere est du Héros, l'autre est plus propre an grand Homme, quand elle n'est pas portée à l'excès. L'ambition est une espece d'avarice, une soif insatiable d'honneurs, de dignités, d'élevation au-dessus de ses semblables : l'amour de la véritable gloire n'est que l'amour de la vertu. Quand on aime la vertu, on la possede déja, on en jouit, on en est pénétré. L'ambition au contraire, n'est qu'un desir ardent qui s'irrite encore par la jouissan-

ce, qui dégénere en fureur par la privation, & qui ne s'éteint qu'avec le cœur qu'elle dévore: l'ambition ne souffre point de rival; aussi est-il peu de Héros qui veuillent partager leur titre: celui qui aime la véritable gloire, voudroit que tous les hommes fussent aussi vertueux que lui, plus il a de rivaux, & plus il se croit récompensé: l'Ambitieux se sert de l'intérêt de l'Etat comme d'un prétexte à ses desseins. L'homme vertueux sacrifie même ses intérêts à ceux de l'Etat. Le Héros n'est utile à sa Patrie que lorsqu'elle est en danger: le grand Homme lui est utile dans tous les tems. Si le projet d'une paix éternelle & générale étoit possible, si les rêves heureux de l'Abbé de Saint-Pierre pouvoient être effectués, que deviendroit le Héros? Son ambition le forceroit peut-être à devenir grand Homme?

Je ne parlerai point de ceux qui vendent leurs talens & leur haine à leurs voisins, lorsque leurs Patrie est tranquille; vous les

appellez des Héros, croyez vous qu'ils ſoient guidés par l'amour de la gloire?

Le grand Homme ſans ſe plaindre du ſort qui l'attache à la guerre, ſçait épargner le ſang de ſes Citoyens en prodiguant même le ſien. Codrus ſe déguiſe en payſan, & ſous cet habit qui le fait méconnoître, il ſe fait tuer par l'ennemi qui ſans cette mort ne pouvoit être vaincu.

L'humanité eſt la premiere de ſes vertus; elle eſt la ſource de pluſieurs autres; il cherche à ſe connoître lui-même avant de juger ſes ſemblables; il n'envie point les honneurs dont un autre eſt décoré; content de les mériter, il n'a d'autre deſir que celui d'atteindre aux vertus de ceux que ſon maître a récompenſés.

Le grand Homme doit réunir en lui toutes les vertus morales: il doit ſurtout être Citoyen, vertu d'autant plus admirable qu'elle eſt peu connue. Le Héros qui n'eſt que Héros, rapporte tout à lui-même; le grand Homme n'a en vûe que la gloire de

son Prince, la grandeur de l'Etat & le bonheur des Peuples.

Je ne disconviens point que le Héros ne puisse être un grand Homme : je pourrois en citer mille exemples; mais quel est le guerrier ou le Roi qui ayant réuni ces qualités, ne soit plus connu sous le nom de grand Homme que sous celui de Héros ? Sans remonter aux siécles des Aristides & des Augustes, ne conviendrez vous pas que notre Henri IV. a fait des prodiges de valeur, que les journées d'Ivry, de Coutras, la conquête de son Royaume & tant d'aures actions d'éclat lui ont bien mérité le titre de Héros ? Cependant demandez à tout François ce qu'il pense de Henri, il n'en est aucun qui ne vous dise que c'étoit le meilleur de tous les Rois, le pere de son peuple, l'ami de ses Sujets. Le nom seul d'Alexandre vous donne l'idée d'un Conquérant, d'un guerrier intrépide, d'un Prince ambitieux, d'un Héros. Le nom chéri de Henri flatte votre esprit, éleve votre cœur, & répand dans l'ame ce sentiment

de plaisir qu'on éprouve en venant de faire une action vertueuse.

Titus réunissoit les qualités du Héros & celles du grand Homme ; cependant pourquoi Titus est-il plus connu par sa clémence & par ses bienfaits que par ses victoires ? On aime, pour ainsi dire, à oublier qu'il a été un Héros pour se souvenir seulement qu'il a été un grand Homme : c'est que les qualités du cœur doivent toujours l'emporter sur les présens de la fortune & de la nature ; c'est que la gloire qu'on acquiert par les armes, est, si j'ose m'exprimer ainsi, une gloire arrachée au hasard ; au lieu que celle qui est fondée sur la vertu est une gloire qui nous appartient.

Personne n'ignore que Trajan étoit un Prince généreux, affable, juste & l'honneur de l'humanité ; mais peu de personnes le connoissent sous le titre de Héros : cependant quels services n'a-t-il pas rendus à l'Empire sous Titus & sous Vespasien ? On parle moins de ses triomphes sur les Dâces, les

Arméniens, les Parthes, les Ibéres, les Perses & tant d'autres peuples, que de sa clémence & de sa bonté qui le rendirent l'idole de l'Empire. On lui fait grace de sa naissance obscure pour ne voir en lui qu'une ame noble, grande, belle & enfin, comme l'a dit un auteur célébre (*a*), *l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & à représenter la divine.*

Qui ne sçait que Marc-Aurele fut un Roi Philosophe, qui rendit ses peuples heureux? Sçait on aussi généralement que la gloire & le nom Romain alloient être opprimés par les Peuples du Nord, si ce grand Homme ne les avoit repoussés, & s'il n'avoit porté la guerre chez les Parthes qu'il vainquit? En un mot pour un seul Prince qui veut être connu de la postérité sous le vain titre de Conquérant, combien d'autres qui n'ambitionnent que des titres avoués par l'humanité?

(*a*) *Montesquieu caus. de la grand. & de la décad. de l'Emp. Rom.*

Il est

Il eſt vrai que ſouvent l'éclat des victoires éblouit les yeux des peuples, qui font moins d'attention à des vertus plus dignes d'être admirées ; mais remarquez que l'illuſion n'a lieu que pour nos contemporains, & que le creuſet du tems ſçait enfin diſtinguer les talens & les vertus.

Charles XII. ce foudre du Nord, qui n'eſt qu'une image d'Alexandre, qui recherchoit les périls plus par vanité que par amour de la véritable gloire, s'attiroit bien plus l'attention de l'Europe, que le Czar, qui non moins brave que lui, avoit de plus grandes qualités. Le tombeau met fin aux intérêts qui les diviſent, le tems diſſipe le preſtige & la poſtérité les juge de ſens froid : Charles eſt regardé comme un Héros dont on compte les folies & dont on admire les talens, & ſon rival eſt toujours un grand Homme dont on oublie les défauts & dont on chérit les vertus. On aime à s'inſtruire des efforts qu'il lui en couta pou éclairer & pour inſtruire une nation barbare, après

avoir senti combien il l'étoit lui-même ; on sçait comment il tira son Pays de l'ignorance profonde où il étoit plongé ; il dicta des loix ausquelles il se soumit le premier, il donna des leçons dont il étoit l'exemple, grand par les arts qu'il crée, plus grand encore par ceux qu'il adopte & dont il va s'instruire lui-même chez ses voisins : il se dérobe, pour ainsi dire, à la dignité de son rang, & sous un déguisement qui le cache à tous les yeux, il parcourt les différens peuples de l'Europe ; les travaux les plus pénibles, les épreuves les plus humiliantes en apparence, pour qui n'a pas des motifs de gloire, ne lui coûtent rien ; partout il acquiert des connoissances ; il recueille tous les secrets des arts, & les force pour ainsi dire, à passer avec lui en Moscovie ; est-il vaincu par son rival ? il tire de sa défaite des leçons pour le vaincre à son tour, & des instructions pour son peuple ; semblable aux Romains, qui apprirent de Pirrhus l'art de le combattre avec

avantage. Pourquoi la postérité rappelle-t-elle avec une secrette joye les moindres travaux des grands Hommes, & que souvent elle censure ceux des Héros? C'est que les uns sont plus favorables à l'humanité que les autres, c'est qu'elle aime & qu'elle respecte les vertus des premiers; au lieu qu'elle ne fait qu'admirer les talens des seconds.

A ne juger que par les effets, Cromwel, cet illustre scélérat, pourroit à la rigueur être regardé comme un Héros: il est parvenu par la ruse, par l'hipocrisie & par la cruauté au rang où bien des Héros parviennent par la force. On a dit qu'il avoit toutes les qualités qui font le grand Homme, & qu'il ne s'en est servi que pour le crime: ceux qui en ont jugé ainsi, ne connoissent ni Cromwel, ni ce qu'il faut pour être un grand Homme; car ce scélérat étoit sans vertus, il n'avoit que des talens dont il abusa. Laissons-le dans la classe des heureux criminels, il ne mérite point le nom de Héros, & il aviliroit le titre de grand Homme.

M. de Turenne étoit l'un & l'autre ; il réunissoit en lui toutes les vertus civiles & morales & les talens politiques & guerriers. Il fut humain, généreux, affable, aussi grand après la malheureuse journée de Mariendal, que modeste après avoir chassé avec peu de troupes l'Armée de l'Empereur, qui avoit pris ses quartiers dans l'Alsace : en un mot, (*a*) (comme le dit son élégant Panégyriste), heureux sans orgueil & malheureux avec dignité. S'il eût une foiblesse, elle doit lui mériter le titre de grand Homme : il eut la force & la vertu de l'avouer, & de disculper un homme qui ne l'aimoit pas. Il devoit à ses victoires le titre de Héros; il tenoit de sa seule vertu celui de grand Homme. Le Prince d'Orange fut toujours malheureux, mais ses malheurs le rendent respectable aux yeux de celui qui ne cherche dans l'homme que l'homme même : peut-être auroit-il été moins grand s'il avoit été plus heureux.

(a) Flech. Or. Funeb. de M. de Turenne.

Enfin il n'eſt aucun de nos Hommes illuſtres qui ne nous faſſe ſentir la différence qu'il y a du grand Homme au Héros. Etre rempli de piété, ſévere & juſte dans la diſtribution des peines & des récompenſes, exact dans la diſcipline, ſimple, humain, déſintéreſſé, rapportant tout à la gloire de ſon Maître & au bien de ſa Patrie, voilà le grand Homme. N'aimer que la guerre, aſpirer à la gloire ſans ménager le ſang, être prompt, impétueux, braver les dangers; au génie de la guerre joindre la hardieſſe & la fierté, ne déſeſpérer de rien, ſe roidir contre les difficultés, avoir ſon ambition plûtôt en vûe que la gloire & le bonheur de la Patrie; voilà le Héros. Ce titre dépend ſouvent des ſuccès. Celui de grand Homme n'en dépend point; ſon principe eſt la vertu, elle eſt auſſi inébranlable dans la proſpérité que dans les malheurs. La grandeur d'ame conſiſte à les ſoutenir, & à prendre des meſures juſtes pour y remédier, ſans ſe laiſſer abbatre.

Il est vrai que le titre de Héros ne peut convenir qu'au Guerrier ; on ne dit point d'un Magistrat prudent & ferme, qui sçait punir le vice & récompenser la vertu, d'un homme recommandable par sa probité & par les qualités les plus rares, qu'il est un Héros ; il est sans doute un grand Homme : il n'est point d'état qui ne puisse prétendre à ce titre sublime. Le Héros y a même plus de droits que tout autre. Tel fut François I. il sçut réunir les talens de la Guerre, l'amour des Arts & des Lettres, enfin les qualités les plus aimables & les vertus les plus solides.

Le Héros n'est pas toujours inébranlable contre les revers ; le grand Homme est toujours au-dessus des événemens : ils ont cela de commun l'un & l'autre, qu'une seule action héroïque ne fait pas le Héros, & qu'une seule vertu ne constitue pas le grand Homme. Scipion fut un Héros à la Bataille de Zama, il se montra un grand Homme, lorsqu'il rendit la belle Captive

à celui à qui elle étoit promise. Si Scipion n'eût jamais eu que ces deux actions, dont l'une caractérise le grand Homme & l'autre le Héros, la postérité auroit peine à lui accorder l'un & l'autre titre. Ces deux caracteres doivent être soutenus jusqu'à la fin. Le Héros dont la fermeté se dément, & le grand Homme qui manque une fois de vertu, hasardent le fruit de leurs travaux, une seule action peut ternir toute leur gloire passée, & les mettre en danger de ne pouvoir plus la réparer. Alexandre fit une action de grand Homme, lorsqu'il reçut avec tant de générosité la famille de Darius; mais le meurtre de Clytus le dépouille de ce titre pour ne lui laisser que celui de Héros. Il est en général plus difficile de conserver sa réputation que de l'acquérir.

Enfin l'affabilité, la modestie, l'humanité, la douceur, le patriotisme sont les vertus d'un grand Homme. La fierté, l'amour de soi-même, la bravoure, l'audace,

souvent la témérité, la connoissance de l'Art de la Guerre & les talens militaires réunis, caractérisent le Héros.

Je suis, &c.

EPITRE

SUR

L'HONNEUR ET LA VERTU,

à Monsieur le Comte T . . .

TOI, qui des préjugés ne connois point l'yvresse,
T . . . . toi, qui vois tout des yeux de la Sagesse,
Dis-moi quel est ce Dieu qu'encense le Français,
Qui de la Vertu même usurpant les attraits,
Par la voix de l'Orgueil dicte une loi prophâne
Que la Vertu proscrit & que le Ciel condamne?
C'est l'Honneur, me dis-tu, le redoutable Honneur
Fait du Trône des lys la gloire & le bonheur;
Je le crois: mais avant d'adopter ses maximes,
D'un œil moins prévenu voyons ses loix sublimes;
Examinons son culte, & la balance en main,
Pesons tout: Si par lui je deviens plus humain,
Plus secourable au monde, à mon Roi plus fidéle,
Surtout pour mon Pays s'il augmente mon zèle;
Si l'indigent m'inspire une utile pitié,
S'il me rend plus sensible à la tendre amitié,

Moins fier dans les succès, plus grand dans l'infortune;
S'il peut vaincre des sens la revolte importune,
Si de nos passions il abat les wapeurs;
Citoyens, j'y consens, qu'il regne sur vos cœurs!

Mais quel affreux tableau! La Nature en soupire,
L'Hymen fuit en pleurant, & la Pudeur expire:
Vois-tu Lize & Damon? Dans l'âge des Plaisirs
L'Hymen a depuis peu couronné leurs desirs;
Damon, dans son épouse, adoroit sa Maîtresse:
Il ose à Lycidas confier sa tendresse;
Lycidas en soupire, & déja dans son cœur
Il forme le projet de troubler leur bonheur;
Il parle, persuade, & l'infidéle Lize
Voit sans honte un amour que l'exemple autorise:
Dupe du préjugé, le malheureux époux
Craint, dans son désespoir, de paroître jaloux.
Quel caprice! L'Honneur s'irrite de l'outrage;
Et l'Honneur le condamne à dévorer sa rage.
L'usage après l'Hymen proscrit le sentiment,
Il blâme dans l'Epoux les transports de l'Amant,
Et ce que la vertu condamne comme un crime,
L'usage en fait souvent une Vertu sublime.

COMTE, quelle Vertu, qui peut-être demain
Te mettra contre moi le poignard à la main!
D'un mot dit sans dessein l'Honneur peut faire un
crime,

Et te faire, en pleurant, égorger ta victime.
Tu frémis, je le vois, & ton cœur vertueux
T'inspireroit sans doute un pardon généreux.
Non, dit l'Honneur cruel, immole ou perds la vie,
Ou cours dans un desert cacher ton infamie.
D'un opprobre éternel tu te vois menacé:
Et ton cœur, malgré lui, doit paroître offensé;
Mon trépas, quelle horreur! te devient nécessaire;
L'Honneur a prononcé, l'Amitié doit se taire.

Des discours menaçans d'un Rival courroucé,
Thémistocle autrefois ne se crut point blessé;
Frappe, s'écria-t'il, *mais écoute*; la Gréce
Adopta ses conseils & loüa sa sagesse.
Plus éclairés que nous, c'étoit pour les combats
Que les Grecs réservoient leur courage & leurs bras,
Ailleurs, dans la Vertu mettant leur bien suprême,
Leur valeur étoit l'art de se vaincre soi-même.
Aimer le malheureux, protéger l'innocent,
Couronner les Vertus, secourir l'indigent,
Exciter les beaux arts au bonheur de la terre,
Préparer dans la paix des soldats pour la guerre,
C'étoit-là leur Honneur. Sous le nom de Pallas,
La Sagesse elle-même éclaira leurs Etats;
Sous celui de Vertu les Romains l'adorerent;
Sous d'autres noms encor nos Peres l'adopterent;
Mais lorsque leurs Neveux, sous un vain nom d'Hon-
neur,

Prirent pour la Vertu son masque suborneur,
Bientôt l'humanité devint une foiblesse;
Le mépris insolent fut appellé Noblesse,
L'art de séduire, Amour, Amitié, l'intérêt,
Religion, la fraude & le zèle indiscret.

F Achille avec fierté, dans les Ecrits d'Homere,
Contre un Roi qui l'offense exhale sa colere:
Prenant nos mœurs pour regle un Critique envieux *
Condamne Achille, Homere & leur siécle avec eux.
„ Barbares! Est-ce ainsi qu'un affront se répare,
„ Dit-il? Critique amer, es-tu donc moins barbare,
Toi, qui te crois en droit de me percer le sein
Sur un mot équivoque échappé sans dessein?
Les Scythes moins cruels, nourris dans les allarmes,
Contr'eux-mêmes jamais tournerent-ils leurs armes?
Leur farouche valeur de climats en climats
Portoit, ainsi que nous, la guerre & le trépas;
L'humanité gémit; & Rome avec audace
Enchaîna par pitié cette coupable race.
Pour un cœur vertueux la guerre n'a d'attraits,
Que lorsqu'à son Pays elle donne la paix.
Au milieu du repos, dans le sein de nos Villes,
Que font à nos côtés ces glaives inutiles?
Sans le secours du fer la Vertu se défend;
Le Citoyen qui s'arme est traître ou méfiant.

* Lamothe. Essai sur la Critique.

Périsse le Guerrier, dont l'aveugle furie,
S'irritant du repos que benit sa Patrie,
Pour chercher les combats ose franchir les mers
Et va porter sa haine au fonds de l'Univers.

Humain pendant la paix, vaillant, quand sur la terre
Les Dieux, pour nous punir, ont déchaîné la Guerre,
Desirant le repos, sans craindre le combat,
Le grand homme s'oublie, & ne voit que l'Etat,
Prêt à sacrifier ses honneurs & sa gloire,
S'il pouvoit à ce prix lui donner la victoire.
Mais j'entens Montesquieu, dans ses hardis portraits,
Nous tracer de l'honneur les sublimes effets: *
Quand il ne croit, dit-il, penser qu'à sa fortune,
Tout Citoyen travaille à la gloire commune:
C'est par l'ambition qu'animant ses travaux,
Du Soldat paresseux l'Honneur fait un Héros;
Pour élever les fils au-dessus de leur pere,
L'industrie enrichit l'Artisan mercenaire:
Par lui Cloé rejette & desire en secret
Les douceurs dont la flatte un Amant qui lui plaît.
Damis enveloppé de sa Vertu stoïque,
Contre nos préjugés montre un zèle Cinique;
Damis, qui par vertu fait la guerre aux beaux arts,
Par honneur du théâtre affronte les hasards,

* Esprit des Loix, l. 1. c. 7. Lettres Pers. 77.

Et quels que soient enfin les motifs de leurs veilles,
Les hardis Bossuets, les sublimes Corneilles
Ont-ils moins des Vertus inspiré le desir,
Moins corrigé les mœurs à l'aide du Plaisir ?
Avec même valeur Turenne vend sa vie,
Pascal défend son culte, & Villars sa Patrie.
Qu'ils suivent la Vertu, l'Honneur ou l'intérêt,
Qu'importe le motif, s'il a le même effet ?
Qu'importe ? ... Mais Eglé qu'entraîna sa foiblesse,
Qui porte dans son sein le fruit de sa tendresse,
Par la honte aveuglée, attend l'horrible jour
D'immoler à l'Honneur le gage de l'Amour :
Ainsi l'Honneur excuse une faute secrette,
Contre la Vertu seule il n'est point de retraite.

Mes pinceaux trop pesants dirigés par l'Erreur,
Au lieu du vrai, peut-être ont peint le faux Honneur;
Mais n'a-t'il pas ses loix ; criminelles ou sages
Quel François oseroit quereller ses usages ?
Lui, dont l'esprit trompé veut prouver par l'effet,
Qu'un forfait qui prescrit, cesse d'être un forfait ?
La Vertu nous retient sur le bord de l'abîme ;
Mais l'Honneur n'est souvent que l'aiguillon du crime:
Vois Alceste & Mondor, ces coupables fameux
Qu'une faute plongea dans des revers affreux.
Secrettement méchant, Mondor dans sa disgrace
Couvre son deshonneur des trésors qu'il entasse,

Et déja reprenant sa premiere splendeur,
Par de crimes nouveaux rétablit son honneur.

Moins sensible à l'affront de paroître coupable,
Que vivement blessé du remords qui l'accable,
Alceste voit ses maux sans en être abattu;
Et dans son cœur flétri rappelle sa Vertu.

La Vertu nous soutient, quand l'Erreur nous égare;
Mais quand l'Honneur périt, le crime le répare.
Des suffrages d'autrui l'Honneur fait une loi,
Qui chérit la Vertu ne respecte que soi.
Le Mensonge imposteur, ou la cruelle Envie
Peuvent nous arracher & l'Honneur & la vie;
Au-dessus des périls, à l'abri de leurs coups,
La solide Vertu ne dépend que de nous.
C'est d'elle qu'elle tient son éclat & son lustre;
Elle n'est point le fruit d'une origine illustre.
Que Crésus en rougisse; honneurs, titres, trésors,
Rien ne le sauvera d'un seul de ses remords.
Crésus, qui prend encor, rempli de ses chimeres,
Pour ses propres Vertus les Vertus de ses peres,
Quoiqu'un vice secret deshonore son cœur,
Se croit avec raison au faîte de l'Honneur.

Mais Toi, pour qui l'erreur la plus accréditée,
T . . . , ne fut jamais qu'une erreur détestée,

Tu sçais que sans Vertus il n'est point de Héros:
Tu trouves en toi seul le prix de tes travaux.
C'est assez: tu m'appris qu'un encens ridicule
Blesse qui le reçoit, avilit qui le brûle;
Qu'un heureux préjugé ne fait point le bonheur,
Et que la Vertu seule est le solide Honneur.

Sur l'Emulation.

AImer la vertu pour elle-même : belle chimere ! à laquelle le Stoïcisme a inutilement voulu donner quelque réalité : ce n'est que par intérêt que nous pouvons l'aimer. Cette vérité n'a pas besoin d'être prouvée : il n'est aucune de nos actions dont nous ne soyons nous-mêmes le motif. Quel est donc l'intérêt qui nous attache à la vertu qui consiste à combattre nos intérêts ? Dire que c'est le même qui nous attache au vice, seroit-ce un paradoxe ? Le plaisir, sa propre satisfaction, voilà le motif de tout ce qui respire, du Moine paresseux, du Conquérant infatigable, des Rois peres des Peuples & des Tyrans fleaux de l'humanité, de l'Anachorette le plus austere & de la Coquette la plus voluptueuse, de Socrate & de Neron, de Lucrece & de Laïs.

Faut-il donc être surpris, si l'un appelle crime, ce que l'autre nomme vertu? Chacun ne voit & ne sent que son intérêt particulier. Ne vous contentez point de l'Emulation, dira celui-ci, elle ne fait tout au plus que des imitateurs serviles, & c'est n'être vertueux qu'à demi, lorsqu'on l'est d'après les autres: fuyez l'ambition, dira celui-là, suivez les grands modeles, tachez de les surpasser; mais n'entreprenez rien au-dessus de vos forces. Si chacun d'eux a son plaisir en vûe, si l'intérêt est le même, pourquoi leur façon de penser & même de sentir est-elle si différente? Dira-t-on que cette contradiction émane de la corruption du cœur de celui qui pense faux? Arrêtons-nous; une matiere aussi vaste nous jetteroit dans un abîme, d'où nous ne pourrions nous tirer par le secours même des causes phisiques.

Mais comment distinguer la vertu d'avec l'apparence, l'intérêt d'avec ce qui ne l'est pas, ou d'avec ce qui l'est moins, surtout

quand l'apparence nous flatte autant que la réalité? C'eſt en dépouillant nos actions du motif qui nous les fait entreprendre, en examinant le degré d'utilité qu'elles ont par rapport à la ſociété. Une action qui n'eſt utile qu'à celui qui l'entreprend, eſt néceſſairement nuiſible à autrui. Ce ne ſont point les intérêts perſonnels qui ſont dangereux pour la ſociété, mais les intérêts trop particuliers. Celui qui a dit, *aimez votre prochain comme vous-même*, a certainement voulu rendre les hommes heureux. La vertu n'eſt autre choſe que cet amour; & le bonheur réel conſiſte dans la vertu.

Si ce principe eſt vrai, comment l'ambition ſeroit-elle une vertu, elle qui ne voit qu'elle-même, & qui ne s'éleve jamais que ſur des débris? Ces vers la caracteriſeront mieux.

Connois l'Ambition, de la Gloire rivale,
Elle eſt ſon ennemie, & ſe croit ſon égale:
Son éclat impoſant, ſes poiſons ſéducteurs,
Enivrent les eſprits & corrompent les cœurs.

Tantôt impérieuse, intrépide, sanglante;
Tantôt; mais en secret souple, adroite & rampante,
Sur le front d'un flateur, sur le front d'un guerrier
Elle met tour-à-tour le masque & le laurier;
Elle fait, préférant la faveur au mérite,
Un Séjan d'un Burrus, d'un Achille un Thersite.

L'Emulation au contraire, en prenant des actions étrangeres pour regles de ses actions, connoît leur prix, les respecte & les aime, & c'est par ce motif qu'elle cherche à les imiter, ou même à les surpasser, ainsi elle remplit la loi d'aimer autrui comme soi-même.

L'ambitieux est susceptible de je ne sçai combien de passions, il est jaloux, envieux & redoute les envieux & les jaloux; il est téméraire dans les périls, foible dans l'infortune & insolent dans les succès.

L'Emulation ne connoît aucune de ses foiblesses, elle est prudente; car celui qui imite doit avoir mesuré la grandeur de son modele, & l'étendue de ses propres forces. Après cet examen, qui ne peut être que de

bonne foi, l'Emulation dit, j'irai jusques là, & elle y va : elle s'arrête si elle trouve une résistance opiniâtre, elle est ferme sans témérité, un obstacle surmonté lui sert à en surmonter plusieurs autres, un obstacle manqué ne la rebute point ; mais elle revient sur ses pas, fait de nouvelles combinaisons, & va combattre encore. Celui qui a de l'Emulation se fait à lui-même l'aveu de ses foiblesses ; il dit sans rougir :

La vérité me fuit quand je crois la saisir;
Mais entr'elle & son ombre il est tems de choisir.

Conséquemment il dit à la Vérité :

Sois mon guide, apprends-moi dans le siécle où nous sommes,
A peser la censure & l'estime des hommes.

L'ambitieux ne court presque jamais qu'après des chimeres ; les vapeurs de l'encens l'enyvrent ; celui qui a de l'Emulation a toujours un objet fixe, & comme il trouve sa récompense dans lui-même il n'est jamais trompé.

Contente d'elle-même, à l'abri des remords,
Sa vertu, d'un jaloux méprise les efforts :
Par elle il foule aux pieds l'encens offert au crime,
Pour lui tout rang est vil, s'il n'est point légitime;
Dans l'horreur des combats précédé par l'honneur,
L'Audace est dans ses yeux, la Pitié dans son cœur.

L'ambition ne peut avoir un motif juste & désintéressé, elle ne s'éleve qu'en abaissant les autres; quel est l'ambitieux qui pourra se dire à lui-même?

Mon pays que je sers, mon Prince qui m'avoue,
Mon devoir sont les Dieux à qui je me dévoue:
J'ai consulté l'honneur sur tout ce que j'ai fait
Et suis récompensé dès qu'il est satisfait :
Non que d'un noble espoir mon ame détachée
Par l'éclat des honneurs ne puisse être touchée;
Qui borne ses projets se voit borné par eux,
Le plus vaste est permis dès qu'il est généreux;
Mais si dans ma carriere un Rival me devance,
La gloire qu'il obtient flate mon espérance :
Dès qu'il a mérité les regards de mon Roi,
Je n'examine plus si c'est un autre ou moi.
Je l'envie & je l'aime, & le prix où j'aspire
C'est d'atteindre aux vertus d'un guerrier que j'admire;
Loin de moi tout mortel qui voudroit avilir

Les penibles lauriers qu'il ne sçauroit cueillir,
Qui sourdement jaloux d'un succès qui l'irrite
Avec lui dans la honte entraîne le mérite.

Tout succès devient l'objet des fureurs de l'envie, elle n'examine pas s'il est injuste ou mérité ; mais des triomphes légitimes l'irritent bien plus qu'une gloire usurpée; ainsi l'Emulation a plus à la redouter que la coupable Ambition.

Carthage, Rome en vain veut t'imposer la loi,
Annibal te défend & les Dieux sont pour toi.
Crains, non les Ennemis qui menacent sa vie;
Mais ceux que dans tes murs lui suscite l'Envie,
Paul Emile à dompter, les Alpes à franchir
Lui coûtent moins d'efforts qu'un jaloux à fléchir
Et l'Envie obstinée à perdre ce grand homme,
Plus que les Scipions est le vengeur de Rome.

Quels étoient ces envieux qu'Annibal avoit à craindre ? Des ambitieux qui n'avoient ni assez de forces, ni assez de talens pour être ses émules. Ils trouverent leur perte dans la ruine de leur rival ; fin

ordinaire de l'envieux. Tel est ce serpent des Indes, qui fait une guerre cruelle à l'Eléphant ; il s'élance sur lui, l'entoure, lui déchire les entrailles & est écrasé par la chûte de son ennemi expirant.

A CLELIE,

ELEGIE.

OUI, tu me rends à moi, jeune & sage Clélie.
Qui ? Moi ! Je briserois la chaîne qui nous lie !
Je renouvellerois ce tems, où le desir
Naît par art, meurt sans goût, & renaît sans plaisir;
Ce tems où l'esprit seul, & non le cœur s'enflamme ;
Où l'erreur de nos yeux ne peut rien sur notre ame ;
Où l'homme enfin, courant à la félicité,
Dans ses goûts passagers croit voir la volupté,
Quand ses sens éblouis d'une douce imposture
Prennent pour sentiment l'instinct de la nature,
Quand de la vanité le charme séducteur
Intéresse l'esprit sans échauffer le cœur !
Vaine ombre du Plaisir, vous êtes dissipée !
Mon ame à vos douceurs ne sera plus trompée !
J'ai vû le tendre Amour, précédé des Plaisirs,
Son char étoit porté sur l'aîle des Zéphirs ;
A ses pieds la Décence & la Délicatesse,
Par des liens de myrthe enchaînoient la Tendresse.
La Volupté marchoit sur les pas de l'Amour ;
Les Graces, la Vertu, les Ris formoient sa Cour :
„Respire, m'a-t'il dit, une nouvelle vie :

„ Tu cherches le Plaisir ; il est près de Clelie :
„ Vas lui porter ton cœur captivé sous ses loix,
„ Tendre, empressé, constant, digne enfin de son choix,
„ Qu'il connoisse le prix d'une sincere flame.
Il dit : un nouveau feu vint embraser mon ame,
Je connus le Plaisir : une douce langueur,
Depuis cet heureux jour l'entretient dans mon cœur :
Mais nos bouches bientôt, qu'unissoit l'Amour même,
Par un commun transport se dirent, je vous aime :
Nos sens furent émûs, notre cœur transporté
Dans le seul sentiment trouva la Volupté.
Mon amour l'embellit, le sien me rend plus tendre :
Je soupire à sa voix que je me plais d'entendre.
Dieu des Cœurs, qui nous rends l'exemple des Amours,
Pour ton propre intérêt éternise nos jours !
Dieu charmant, on ne vit qu'autant qu'on est fidéle :
Rends-moi mes premiers ans que j'ai perdus loin d'elle.
Tu le dois à nos feux : ouï, l'Immortalité
Devroit être le prix de la fidélité.
Les ombres de la nuit nous annoncent l'aurore,
Et le jour ne finit que pour renaître encore ;
Mais quand l'affreuse mort nous a privés du jour,
Nos plaisirs sont finis sans espoir de retour.
Ah ! puisque rien ne peut prolonger notre vie,
Hâtons-nous d'en jouir, mon aimable Clelie.

SUR LA NATURE DU PLAISIR.

A MADAME D....

QUOI, jeune Eglé, tu veux connoître
Le principe de nos desirs,
Et qu'analysant nos plaisirs,
Ton Amant devienne ton Maître!
Du Temple de la Volupté,
Quoiqu'introduit par la Nature,
A peine le sage Epicure
Osa percer l'obscurité.
Pour jouir des feux qu'il t'inspire,
Pourquoi veux-tu que je déchire
Le bandeau du Dieu des Amours?
Un de ses traits peut mieux t'instruire
Que mes plus sublimes discours.

Je l'avoue, Madame, je n'obéis qu'à regret, je crains de vous donner des armes contre moi-même. Quoiqu'il me soit per-

mis de penser tout haut avec vous, & que nous touchions au moment d'être unis, je crains de blesser la décence, ou de parler du plaisir avec trop d'aridité ; d'ailleurs, s'il suffisoit, pour le fixer, de sçavoir en quoi il consiste & ce qui le produit, je conviens qu'on ne pourroit assez approfondir cette matiere ; mais, hélas ! le plaisir ne flatte qu'autant qu'on l'apperçoit de loin & qu'on court après lui ; il s'échappe quand on croit le tenir, & laisse le dégoût à sa place.

TEL un Amant dans le sommeil
Touche enfin l'Objet qui l'enflame :
Flateuse erreur, si le réveil
Ne détrompoit jamais son ame !
L'excès même de son ardeur
Dissipant cette ombre légere,
Il se réveille, & sa chimere
Cesse alors d'occuper son cœur ;
Mais préférant un doux mensonge
A la triste réalité,
En soupirant il se replonge
Dans l'erreur qui l'avoit flatté.

C'est notre faute si le plaisir nous échap-

pe ; nous en jouirions plus long-tems si nous ne l'approchions de trop près, & si nous ne l'étouffions par trop de caresses. Que la modération & la sagesse prennent soin de nous éclairer dans nos recherches, & je réponds de leurs succès.

Mais comment en jouirions-nous, lorsque nous nous donnons à peine le tems de l'attendre & de le désirer ; ou que par un excès contraire, le préjugé s'efforce d'en tarir les sources, en nous faisant regarder nos passions comme des tyrans qu'il faut exterminer, & nos besoins comme un supplice attaché à l'humanité ?

Quelle étrange philosophie que celle qui pour faire regner l'homme sur lui-même, veut le forcer à se détruire ! Au lieu de condamner nos passions qu'elle en regle l'usage & qu'elle nous apprenne à tirer parti de nos besoins, elle en fera naître une foule de plaisirs.

Le mouvement est à l'ame ce que l'étendue est à la matiere : l'une ne peut exister

dans le repos, comme l'autre sans étendue; nos passions sont les ressorts qui entretiennent ce mouvement. Elle désire sans cesse, & ses désirs ne sont que les efforts qu'elle fait pour parvenir à l'objet qui l'occupe : mais le désir satisfait, le mouvement est rallenti, à moins qu'un nouveau désir ne le rétablisse; il ne s'éteint pas totalement, mais un nouveau mouvement lui succéde : ainsi le cœur, à qui le désir & l'espoir promettoient des plaisirs durables, ne trouve souvent, après la jouissance, que le dégoût, qui n'est pas loin de la haine.

JADIS au sein de la Constance
L'Amour nâquit de la Pudeur;
Siécle heureux, où la Jouissance
Rallumoit la plus vive ardeur!
Où sans fard la simple Innocence
Décoroit même la Beauté,
Où l'on faisoit de la Décence
Le charme de la Volupté!

L'amour est un besoin de nos sens, ou tout au plus une réflexion de l'ame sur un

objet qui, par l'analogie qu'il a avec eux, les a vivement agités. Lorſque cette agitation ceſſe, l'ame doit néceſſairement ſe trouver dans un état d'inaction & d'indolence, à moins que l'amitié ne ſuccéde à l'amour.

L'amitié, qui n'eſt qu'un rapport d'humeurs & de caracteres, n'a preſque rien qui émane des ſens; ainſi lorſque leurs beſoins ſatisfaits ne donnent plus d'ébranlement à l'ame, c'eſt l'amitié qui la ſoutient & qui fait que nous nous attachons conſtamment au même objet.

Dans l'amitié l'Ame toute ſeule, ſans preſqu'aucun ſecours des ſens, ſaiſit les rapports qu'elle trouve entre elle-même & l'objet qui l'attache: elle ſemble ne vouloir faire qu'une même ame avec celle dont le caractere l'a frappée. L'amour eſt moins libre; il ſubjugue, il entraîne & ne délibere jamais; il tient du caprice ce que l'amitié doit à la raiſon. Dans l'amour nos ames ſe cherchent à la vérité, mais c'eſt un ſecret rapport des ſens qui les lie; ce n'eſt

qu'après qu'un feu secret s'est glissé jusques dans notre sang, feu qui se communique à l'objet que nous aimons, & qui par sa rapidité précipite nos esprits, trouble notre entendement & nous plonge dans une espece d'yvresse : ainsi dans une incendie, la flamme se communique, quoique dans une distance considérable, à des matieres déja brûlantes, par le tourbillon de fumée qu'elles exhalent.

Quelque impénétrable que soit le mystere de l'action de nos sens sur l'ame & de la réaction de l'ame sur nos sens, nous n'en ressentons pas moins les effets. Ils ne sont pas toujours les mêmes, parce que, quoique les hommes soient formés de la même matiere, il y a toujours quelque différence dans l'arrangement de leurs organes : dans ceux-ci le sang épaissi par des humeurs étrangeres, coule avec moins d'activité & rallentit les mouvemens de l'ame : dans ceux-là plus subtil, sa rapidité laisse plus de mouvement & de chaleur à l'ame & aux

sens

ſens. C'eſt ſouvent de cette différence dans les organes que naît la différence des paſſions. Le naturel de la plûpart des hommes conſiſte moins dans le cœur que dans la matiere : ainſi la différence des climats produit cette variété de caracteres qui diſtinguent les Nations ; ainſi la Beauté agit à-peu-près ſur les cœurs, comme le vin ſur les eſprits.

Nos goûts différent peu de nos paſſions ; ils ſe forment par le même principe ; s'entretiennent par l'habitude & ſurvivent, pour ainſi dire, à nous-mêmes.

Les différens degrés de mouvement dans l'ame produit par le plus ou le moins d'activité des cauſes mouvantes, occaſionnent des deſirs plus ou moins piquans. Il ſemble qu'une certaine meſure de mouvement ſoit affectée à chaque paſſion & à chacun de nos goûts.

Mais, quoi ! L'ame, eſclave incertaine,
N'agit-elle qu'au gré de nos ſens révoltés ?

Si contre ses Tyrans sa résistance est vaine,
Pourquoi donc leurs forfaits lui sont-ils imputés?

Parce qu'elle est réellement coupable, qu'elle est libre d'obéir aux sens, ou de réprimer leur revolte : excepté dans le délire, (*a*) l'ame n'est jamais tellement entraînée par les sens qu'elle ne puisse les subjuguer; elle veut, détermine, agit à son gré & souvent elle se fait moins de violence, lorsqu'elle les réprime, qu'elle n'en fait aux sens lorsqu'elle se livre à eux. L'ame a une si grande supériorité sur les sens, qu'elle produit souvent sur eux des effets qui nous paroissent des miracles : le jeune Crœsus, (*b*) quoique muet de naissance, s'écrie en voyant un Soldat prêt à frapper son Pere : *Soldat, épargne le Roi.*

Enfin quels que soient les ressorts qui unissent l'ame à la matiere, nous ne pouvons douter que l'ame n'éprouve des pas-

(*a*) Voyez Essai Philos. de M. de Formey, Essai sur la lib.

(*b*) Herod. l. 1.

ſions dont les ſens ſont la premiere cauſe, qu'elle n'en ait ſouvent indépendamment d'eux & que plus ſouvent encore ſes mouvemens ne cauſent aux ſens quelqu'altération. La colere eſt une paſſion de cette eſpece : on la définit une inquiétude, un déſordre dans l'ame, que nous reſſentons après avoir reçu quelqu'injure (*a*) : plus elle y réfléchit, plus elle s'agite, & plus ce déſordre augmente. C'eſt pour y mettre fin que Montagne dit : (*b*) *Quand je me courrouce, c'eſt le plus vivement, mais auſſi le plus brievement & le plus ſecrétement que je puis. J'aimerois mieux*, ajoute-t-il, *produire mes paſſions, que les couver à mes dépens : elles s'alanguiſſent en s'éventant & en s'exprimant.* En effet plus la colere s'exhale au-dehors, plus elle eſt près de s'appaiſer, parce que les mouvemens de l'ame ſe communiquant aux ſens, elle en perd à meſure qu'ils en acquierent ; les ſens ſe laſſent & l'âme revient à elle-même.

(*a*) Lock l. 2. ch. 20. (*b*) L. 2. ch. 31.

Mais quelle affreuse voix vomissant le Blasphême,
M'oppose un odieux systême,
Que le Crime enfanta dans le sein de l'Erreur ?
„ Si ce corps, que de la poussiere
„ Tira la main du Créateur,
„ Meut mon ame, agite mon cœur,
„ La mort fait tout rentrer au sein de la matiere.
Esprit lâche & borné, qui ne peux concevoir
Que les objets grossiers que l'œil croit entrevoir,
Qui prends pour des éclairs les plus épais nuages,
Crois-tu que l'Eternel, pour animer nos corps,
Ait besoin des mêmes ressorts
Dont se sert Vaucanson dans ses frêles Ouvrages ?

Ignorance, corruption du cœur & foiblesse d'esprit, voilà la source de nos préjugés & de nos erreurs. Le Matérialiste confondant les impressions que les sens font sur l'ame, avec celles que les objets extérieurs operent sur les sens, donne à la matiere la faculté de penser ; » (a) *de même le stupide* » *Paysan croit que la douleur est dans ce qui* » *la cause ; que le sentiment qu'il a des*

(a) Rech sur les Elémens de la mat. par M. Formey, N°. 12.

» *couleurs est dans les rayons de la lumiere,* » *& que la douleur que lui fait la pointe d'une* » *aiguille, est dans cette pointe.* Systême absurde qui réduit l'homme au misérable état des Automates & qui fait de la Nature une Divinité ridicule.

Quoique capable de mouvement & de repos, la matiere par elle-même n'a ni mouvement ni repos. De tout ce qui est créé l'ame seule se meut à son gré, quand elle veut, & comme elle veut; en quoi Pascal (*a*) a eu raison de mettre l'homme au-dessus de l'Univers qui l'écraseroit; mais il suffit que la matiere soit susceptible de mouvement & d'altération, & que l'ame soit unie à cette matiere, pour qu'elle puisse être aussi-tôt avertie de ce que le corps éprouve. Attentive à la conservation de son enveloppe, elle souffre, elle desi-

(*a*) M. de Voltaire a fait une fausse Critique de cette pensée de Pascal, comme de presque toutes celles qu'il a expliquées. Il affecte de donner à ces pensées, je ne sçai par quel motif, un sens tout différent de celui qu'elles renferment.

re, & ce besoin, lorsqu'on le satisfait, devient un des plaisirs les plus piquans, & produit la joye ou le contentement.

(*a*) Mais quoique la joye consiste précisément dans la contemplation d'un bien qu'on possede, l'Ame affectée par cette jouissance, n'en éprouve pas moins des desirs; au contraire le bien qu'elle goûte, lui fait desirer qu'il se perpétue; de-là ces carresses que nous ne pouvons refuser à un objet que nous aimons; les sens émûs par des ressorts que nous ignorons, se portent vers lui comme par un mouvement involontaire, nous le pressons dans nos bras, nous voudrions, pour ainsi dire, l'identifier avec nous-mêmes. Plus nous en jouissons, & plus il semble que nous voudrions en jouir. Heureux lorsque cet objet a assez de charmes pour multiplier nos desirs ou pour en étendre la durée!

La beauté en inspire de bien moins cons-

(*a*) Lock, l. 2. ch. 20.

tans que les Graces, ſurtout lorſqu'elles réuniſſent l'Eſprit & le caractere. La Beauté n'offre, pour ainſi dire, qu'un ſeul objet : les Graces en offrent mille ; leur variété entretient nos deſirs en les multipliant; elles réveillent l'Eſprit & ſoutiennent le Cœur contre la fatigue des ſens. Les Graces affectent l'Ame plus directement; les plaiſirs de ce genre ſont peut-être moins piquans ; mais leur pointe s'émouſſe plus difficilement.

Le plaiſir des ſens eſt moins durable, parce qu'il finit avec leurs beſoins. Celui du Goût ne diminue-t'il point à meſure que notre faim s'aſſouvit ; cette gradation n'eſt-elle pas ſenſible ? Les mêts les plus délicieux nous deviennent inſipides lorſque nous allons juſqu'à la ſatiété.

Mais ce n'eſt pas aſſez que l'Ame éprouve des mouvemens, ils doivent encore être variés. L'Uniformité la plonge dans la Triſteſſe, & l'Ennui ſuccéde à ſes deſirs. Le

concert le plus harmonieux fatigue lorsque les accords en sont monotones. Rameau enleve les suffrages des François, trop accoutumés au chant simple & naturel, mais peut-être trop uniforme de son rival. L'ennui est le plus dangereux ennemi de l'ame; c'est le sommeil des desirs & le tombeau des passions; ainsi deux Amans les plus tendres en apparence, & qui croyoient s'aimer de bonne foi, deviennent souvent d'époux indifférens, des ennemis irréconciliables; l'ennui succéde à leurs desirs, & l'ame qui ne peut subsister dans ce repos accablant, ne sort de sa létargie que par le dépit que ces infortunés ont senti de n'être point faits l'un pour l'autre. C'est ainsi que deux pierres d'aiman, présentées l'une à l'autre par un certain côté, se cherchent & s'unissent, tandis qu'elles s'évitent & se fuyent lorsqu'on les présente dans un sens contraire. La douleur même est moins accablante que l'ennui, du moins elle occupe l'ame & la remplit.

Mais l'excès du plaisir est encore plus funeste ; si des chagrins violens occasionnent quelquefois des maladies dangereuses, il arrive souvent qu'on trouve la mort dans les bras du plaisir. Et comme dit Corneille,

„ On pâme de plaisir, ainsi que de la tristesse.

Ce n'est pas que l'ame ne puisse suffire à tout excès de tristesse ou de joye & qu'elle ne soit capable de le soutenir, car elle ne peut être détruite ; mais ses secousses en se communiquant aux sens avec trop de vivacité, brisent les liens qui l'unissent à la matiere, trop foibles pour soutenir des vibrations si rapides : la mort suit le déchirement de ces liens ; leur tension, ou leur relâchement, causent l'abattement & la stupidité, leur dérangement occasionne la folie. Leurs agitations trop fréquentes, renvoyent au cerveau les esprits que l'ame avoit déterminés vers les fibres, & par leur multiplicité, ces esprits vagabonds y laissent des traces qui se croisent, se coupent & se

partagent en mille petits ruisseaux, qui ne s'effacent jamais & qui sont dans le reste de la vie autant de canaux, par où découlent les esprits destinés à d'autres usages.

Modérons les trop grands mouvemens de l'ame; mais craignons de les interrompre en les brusquant. Ce n'est pas toujours rendre service à une personne affligée que de chercher à la consoler.

Les grandes douleurs & les plaisirs excessifs sont muets: la rapidité des mouvemens de l'ame & leur inégalité interrompent, fatiguent & dérangent les fibres qui l'unissent à la matiere; de-là cette stupidité apparente, qui fait dire communément que l'ame se resserre, comme si elle avoit de l'étendue ou qu'elle pût avoir de la pénétrabilité.

Il est vrai qu'elle se ressent quelquefois de la langueur ou de l'émotion des sens; mais n'est-ce pas souvent parce qu'elle se laisse abattre? On a vû des hommes inébranlables chanter au milieu des supplices:

On rapporte qu'un Roi, que l'histoire appelle barbare parce qu'il fut opprimé, étendu sur un brasier ardent, ne dit autre chose que ces mots en se tournant vers un de ses favoris étendu à côté de lui, & qui pressé par les mêmes tourmens, jettoit de cris affreux, (a) *& moi, suis-je sur un lit de roses ?* Ce n'est jamais que lorsque l'ame ne veut point modérer les sens qu'elle en devient l'esclave.

On diroit cependant que l'ame éprouve plusieurs passions à la fois, tandis qu'elle ne peut avoir qu'un seul sentiment & que le plus fort efface tous les autres.

Mais ces apparences ne peuvent tromper que des yeux peu faits aux caracteres & aux signes extérieurs des passions. L'ame ne peut avoir en même tems deux desirs, & par conséquent deux mouvemens souvent opposés : la haine différe de la vengeance, & la vengeance n'est point la fureur, quoi-

(a) Préf. de l'Hist. de la Conquête du Mexique, d'Ant. de Solis.

qu'elles dérivent l'une de l'autre & qu'elles se succedent : tout est distinct dans l'ame; celui qui sçait les distinguer par la précision de son esprit, a toujours assez de Logique dans les yeux pour appercevoir les nuances des passions dans leurs signes extérieurs. Le visage de l'Ambitieux change à mesure que les passions dont l'ambition est accompagnée se suivent. Les sens sont abattus par le désespoir, agités par l'envie, enflammés par la colere, ou troublés par la crainte. Un tableau de Raphael, ou quelques vers d'Homere font mieux sentir toutes ces distinctions que les dissertations les plus profondes des Philosophes. On les apperçoit encore distinctement sur le visage d'une personne, qui par un événement imprévû passe de la tristesse à la joye ; elle ne peut retenir ses transports ; ses larmes que la douleur lui arrachoit un moment auparavant, coulent d'elles-mêmes avec plus d'abondance ; la tristesse n'est point encore dissipée, & la joye éclate sur son front ; le plaisir & la dou-

leur forment dans tous ses traits un contraste si touchant, qu'on ne peut s'empêcher d'en être attendri : elle pleure & sourit en même tems ; mais remarquez que dans ces occasions aucune des passions qui l'agitent, n'est bien décidée, & que lorsque la joye a pris le dessus, il ne reste plus aucune trace des autres. C'est-là l'état le plus délicieux de l'ame, elle passe alors alternativement par tous les mouvemens dont elle est susceptible ; à peine sont-ils commencés qu'ils sont agréablement interrompus. La crainte & l'espérance, le trouble & la joye sont des agitations entre lesquelles l'ame semble flotter incertaine, comme pour s'arrêter à la plus agréable. C'est alors que la sensation du plaisir est la plus vive par la diversité des desirs que nous formons. C'est ainsi que les obstacles irritent l'amour au lieu de l'éteindre ; la crainte de ne pouvoir les surmonter, l'espérance du succès sont autant de passions qui se joignent à la premiere & qui rendent le plaisir plus vif & plus durable.

L'amour espére & craint toujours jusqu'à ce que ses vœux soient remplis. Prolongeons ses craintes & ses espérances en trompant & en amusant nos desirs. La décence & la modestie peuvent éterniser les plaisirs; la Pudeur qui embellit la beauté même, les rend plus piquans; le sentiment rend les moindres caresses plus précieuses, que la débauche les plus grandes faveurs. C'est dans l'ame que réside la véritable volupté; les plaisirs des sens en méritent à peine le nom.

Mais puisque la violence de nos desirs ne peut supporter une contrainte si pénible, & que nos ames trop vivement agitées appellent sans cesse l'himen au secours de l'amour, faisons du moins ensorte que la modération œconomise nos plaisirs, qu'elle les rende plus vifs en leur opposant de légers obstacles, qu'elle les éternise en nous apprenant à les goûter, qu'elle écarte loin de nous l'effrayante satiété, qu'elle donne un ressort toujours nouveau à l'imagination

affoiblie par la jouiſſance. Enfin ſi nous ne pouvons être ſages par d'autres motifs, ſoyons-le du moins par volupté.

Pour cueillir les dons de Pomone,
Attendons du moins que l'Automne
Leur donne leur maturité.
Du Berger imprudent que leur éclat enchante,
Du Voyageur que preſſe une ſoif trop ardente
Leur ſuc avant ce tems punit l'avidité.

Puiſſent donc nos deſirs multipliés ſans ceſſe,
Dans les bras de l'Amour prendre un nouvel eſſor,
Après l'Hymen s'accroître encor :
Puiſſent ſurtout nos Cœurs épuiſés de tendreſſe,
Dans l'Amitié trouver une nouvelle yvreſſe!
Douce Amitié, l'Amour te doit tous ſes Plaiſirs;

Par toi l'on jouit dès qu'on aime,
L'Amour ſe ſurvit à lui-même,
Quand tu fais naître ſe deſirs.

LE PLAISIR.

ODE.

„ DAns les bras de la Mollesse,
„ Couché sur un lit de fleurs,
„ De ta séduisante yvresse
„ Goûte les fausses douceurs,
„ Voluptueux Epicure ;
„ Esclave de la Nature,
„ Qu'elle enflame tes desirs :
„ Loin de moi tout vain systême ;
„ L'œil de la Sagesse même
„ Veillera sur mes Plaisirs.

„ Oui ; l'Autel où se consument
„ Et ton Cœur & ton Encens,
„ Est le Bûcher où s'allument
„ Tes remords, les plus pressans :
„ Quand on soupire après elle,
„ Sous une image infidelle
„ La Volupté nous séduit ;
„ Mais est-elle satisfaite ?
„ L'ame languit inquiéte,
„ Et le charme se détruit.

Ainsi

Ainsi la vaine apparence
Des vertus que je vantois,
Me consoloit de l'absence
Des jours que je regrettois;
Mais j'entendis Epicure,
Bientôt à mes vœux parjure
Mon foible Cœur tressaillit :
Tu touches à ton Aurore,
Dit-il, elle brille encore;
Tu gémis, elle s'enfuit.

Attendons que les ténebres
Nous arrachent aux Amours
Et par des plaintes funebres
N'empoisonnons pas nos jours :
Qu'une éternelle Tendresse
Eteigne, allume sans cesse
Le Flambeau de tes desirs;
Que la Décence timide
Soit moins le voile perfide
Que l'aiguillon des Plaisirs.

Sur ces gazons vois Zéphire;
Flore fuit devant ses pas;
Il l'atteint, elle soupire,
Rougit & lui tend les bras.

En succombant, elle implore
Contre un Vainqueur qu'elle adore,
Une Vertu qu'elle craint :
Sa pudeur tendre & naïve
Rend leur Volupté plus vive ;
Fuit-elle ? Leur feu s'éteint.

Quand au sein de l'Onde émue
La Mer enfanta Cypris,
De sa beauté toute nue
Les Dieux parurent surpris :
Ils volerent auprès d'elle ;
Mais la brillante Immortelle
Ne put frapper que leurs yeux :
Au sein de l'onde tranquile,
Ils suivent sa conque agile
Plus étonnés qu'amoureux.

Bientôt l'austere Sagesse,
Qui pour les Dieux s'allarma,
Voulut voiler la Déesse
D'un tissu qu'elle forma :
Le sort trahit son attente,
Et sa ceinture décente
Fut la gloire de Vénus :

Les Desirs se rallumerent,
Les Cœurs séduits adorerent
Des traits qu'ils ne voyoient plus.

Zéphirs, volez sur ses traces,
Soulevez ce voile heureux,
Aux soins importuns des Graces
Opposez vos tendres jeux . . . .
Arrêtez . . . les Dieux soupirent,
Plus contens quand ils desirent,
Qu'heureux au sein des Plaisirs.
Pour rendre Venus plus belle,
Ce tissu jaloux recelle
L'essain fougueux des desirs.

Le Desir le plus frivole
Vaut mieux que la Vérité :
Le Plaisir léger s'envole
Dès qu'il n'est plus souhaité;
Il naquit de l'espérance,
Il meurt dans la Jouissance,
Le Dégoût lui survit :
Et dans l'Amoureux Empire,
Empressé quand il desire,
Il s'endort quand il jouit.

Tout est plaisir dans la vie ;
C'est au Cœur à le saisir ;
Partout il se multiplie,
Heureux qui sçait le choisir !
Desire, à ta soif avare
Le Ciel lui-même prépare
Des bienfaits toujours nouveaux :
Choisis : tu vois sur tes traces
Les Arts, la Gloire, les Graces,
Le Travail & le Repos.

Mais l'Aquilon ni Borée
Ne donnent point les beaux jours,
C'est l'haleine tempérée
Des Zéphirs & des Amours :
Vois la timide Hirondelle,
En passant du bout de l'aîle
Elle ose effleurer les mers :
Evite un Plaisir extrême :
Plus vif que la foudre même,
Il fuit comme les éclairs.

Sous les froids Glaçons de l'Age,
Plus ardent qu'en son Eté,

Anacréon, ce vrai Sage,
Connut seul la Volupté;
Il réprimoit la Nature,
Moins pour vaincre son murmure,
Que pour aiguiser ses traits;
Ennemi de la licence,
Il jouit avec prudence,
Et sentit avec excès.

Ainsi parloit Epicure,
Et ranimant mes desirs,
Sur les loix de la Nature
Je réformois mes Plaisirs.
Cher Ami, dont la tendresse
Peut au Maître de Lucréce
Donner même des leçons,
Qui joins aux talens d'Homere
L'Art d'aimer, le Don de plaire.
L'art des Combats aux Chansons.

Tu sçais qu'après ma Thémire
Mes Amis furent mes Dieux,
Et que si je prens la lyre,
C'est pour Thémire & pour eux:

Reçois mon sincere hommage ;
Entr'elle & toi je partage
Ma tendresse & mes accens :
Que n'ai-je ton art, Thémire,
Pour chanter ce qu'il m'inspire,
Et peindre ce que je sens !

RÉFLEXIONS SUR LA PASTORALE.

A M. L.

OUi, Monsieur, le goût de la Pastorale est éteint parmi nous : envain espérez-vous que, parce que la Henriade a détruit le préjugé, qui nous faisoit regarder l'Epopée comme un genre incompatible avec notre langue, quelqu'un pourra faire goûter aux François de véritables Pastorales, de l'espece de celles de Théocrite & de Virgile : Non ; (a) on doit perdre tout

(a) Boileau a décrié la Pastorale parmi nous. Boileau le plus grand admirateur des Anciens, qui les connoissoit ; mais qui ne les sentoit peut-être pas aussi bien, le plus pur, le plus élégant, le plus châtié, le plus sage & le plus ingénieux de nos Poëtes, manquoit de ce sentiment qui plaît plus que l'esprit & qui est la plus belle partie du Génie. Il a saisi dans les Anciens, la justesse, le vrai, le beau, le sublime & la simplicité de leurs pensées ; il en a connu l'esprit & le Génie ; il les a confondus dans ses Ouvrages. Heureux, si, rogarni

espoir lorsque le décri & la décadence d'un art viennent du caractere de la Nation. Plus galant que tendre, plus débauché qu'amoureux, le François ne peut s'accommoder d'un genre d'Ouvrage, qui n'admet que des sentimens doux & tranquilles, que des idées simples & naïves; dont les Acteurs doivent être vrais, amis de la candeur, justes, sans passions tumultueuses, amoureux avec décence, simples sans bassesse, dont l'expression doit être naturelle sans art, élégante sans affectation, noble sans trop s'élever & modeste sans ramper: dont les

comme Racine, il avoit pû saisir & rendre ce qui est de pur sentiment! Ainsi il n'est pas surprenant qu'il n'ait pu goûter un genre de Poësie, où tout est plus senti que pensé, & s'il avoit tenté ce genre, il auroit pû, comme il le dit lui-même,

Faire dire aux Echos des sottises champêtres.

Les Auteurs méprisent assez communément ce qui est au-dessus de leurs forces; de ce côté-là Boileau étoit plus Auteur qu'un autre. Ses Satyres contre l'inimitable Quinaut, n'ont pas d'autre principe; on sçait qu'il fit bien des efforts inutiles pour faire un Opéra. *Voyez* sur le caractere de Boileau, une Dissertation sur Horace, Rousseau & notre Satyrique, par M. le Duc de N. remplie de goût, d'esprit, de sentiment & de graces.

images

images ne doivent être prises que des objets champêtres qui environnent les Acteurs, ou tout au plus dans la nature simple que l'art ne défigure point.

Les Pastorales de Spenser & de Pope, qui ne sont qu'une imitation quelquefois trop servile de Virgile & de Théocrite, ont réussi chez les Anglois dont l'ame plus fiere, semble ne pouvoir être ébranlée que par les plus vives secousses.

Les Poësies ingénieuses ausquelles M. de Fontenelle a donné le titre d'Eglogues, ont eu parmi nous du succès, précisément par l'endroit même qui en auroit précipité la chûte dans le siécle d'Auguste.

On aimoit encore la Pastorale dans le dernier siécle : ce qui me feroit croire que le changement de nos mœurs a contribué à la décadence de ce goût : on n'étoit peut-être pas moins voluptueux qu'on l'est aujourd'hui ; mais on l'étoit avec plus de réserve, on se respectoit davantage. Comment se pourroit-il que, lorsque le senti-

ment est émoussé par la débauche, que la tendresse est un ridicule & que le cœur languit, l'on trouvât quelque plaisir dans un Poëme *fait pour décrire* (comme l'a dit un de nos Auteurs) *sous des images champêtres, l'état & les sentimens de certaines personnes, & leur insinuer l'amour des plaisirs innocens & les leçons d'une sage & douce morale ?* (a)

(a) Cette définition comprend toutes les parties de la Pastorale; mais l'Abbé Genest, qui l'a faite, auroit dû distinguer un peu plus l'Eglogue & l'Idyle; en effet l'Idyle peut rendre les sentimens les plus élevés, & l'Eglogue insinue l'amour des plaisirs innocens. Voyez *Dissertation sur la Pastorale* par cet Auteur. Le P. Rapin, après avoir inutilement cherché, dans Aristote, Cic. Mintur. &c. la définition de la Pastorale, dit qu'elle est une imitation d'une action Pastorale, ou qui soit à la maniere de Bergers, définition qui ne répand pas beaucoup de clarté sur cette matiere, *de Carm. Pastor. Part.* 2. M. de Fontenelle, *Discours sur l'Eglogue*, bannit de la Pastorale toute idée de travail & de peine. On peut voir, sur ce systême, M. Remond de S. Mard, qui ne rend pas assez de justice à M. de Fontenelle, quoique sa Critique soit juste. Voyez encore *le Traducteur de Calpurnius & de Nemesien dans sa Préface & ses Notes, & surtout dans son Discours sur l'Eglogue*, où il s'étend sur ce que M. de Fontenelle exclud de l'Eglogue tout ce qui n'est point amour. Voyez aussi les Notes de l'Abbé Desfontaines sur les Eglogues

On a cru que nous ne pouvions nous former ſur les Bergers la même idée qu'en avoient les Anciens, que nous ne pouvions nous prêter à une illuſion que tout concourt à détruire, (a) comme ſi dans les tems d'Auguſte les Bergers étoient d'une autre condition que les nôtres : au contraire s'il y a quelque différence, elle eſt en faveur de notre ſiécle, puiſque l'agriculture & le ſoin des troupeaux étoient alors confiés à des Eſclaves : car remarquez qu'à meſure que les Peuples ſe ſont polis, il ſemble qu'il ayent fait moins de cas des arts néceſſaires. Cincinnatus cultivoit lui-même ſon champ ; Lucullus ſe contentoit de retirer le revenus de ſes domaines cul-

de Virgile. M. Roi, dans ſes Réflexions ſur l'Eglogue, ne veut dans la Paſtorale que des Acteurs qui agiſſent, ou qui racontent des actions ; par où il ſemble qu'il en banniſſe le ſentiment.

(a) M. M. dans ſon Diſcours ſur l'Eglogue, donne pour raiſon de cette décadence, 1°. la vivacité de notre Nation, ſon humeur inquiéte, impatiente & légere ; 2°. le peu d'uſage que nous faiſons des images & de tous les détails champêtres ; 3°. la Langue Françoiſe, qui, malgré ſa douceur, n'a pas les mêmes avantages

tivés par des mercénaires. Le soin des troupeaux, les amusemens champêtres, l'agriculture furent en honneur tant que l'innocence regna parmi les hommes; ces siécles heureux sont la véritable époque de la Pastorale: elle conservoit encore chez les derniers Romains quelques traits du caractere de ses inventeurs & des tems qui la virent naître; mais à mesure qu'elle s'est éloignée de son origine & que les mœurs ont changé, la peinture des plaisirs innocens a non-seulement cessé d'intéresser notre cœur, mais encore elle n'a pû flatter notre esprit, même comme une belle chimere.

Les premiers hommes habitoient les Campagnes: & comme la Poësie n'est qu'une imitation, (*a*) leurs peintures ses bor-

que celle des Grecs & des Romains. Je crois que la premiere de ces raisons est la seule vraie. Car nos Pastorales ne manquent point d'images & notre Langue est assez riche pour peindre noblement les objets les plus communs, il ne faut qu'un beau Génie & une grande connoissance de la Langue, pour peindre tout, & du sentiment pour donner de l'ame aux tableaux.

(*a*) L'Abbé Genest, dans ses Dissertations établi

nerent aux êtres divers que la nature, dont l'art n'avoit point offusqué les beautés, pouvoit leur offrir : ce qui a fait jusqu'à nous la matiere de l'Idyle & de l'Eglogue étoit nécessairement la matiere de leur Poësie : l'expression de nos sentimens & de nos idées est toujours prise des objets qui nous environnent, ainsi plus on s'est renfermé dans le sein des Villes, & plus le goût de la Pastorale a dû se perdre.

Ceux qui ne rapportent point l'origine de la Poësie aux premiers âges du monde, en fixent l'époque aux premiers siécles des Chaldéens : ce fut, disent-ils, un Chaldéen qui le premier fit entendre à Syracuse des airs champêtres. (*a*)

que la vie Pastorale des anciens Patriarches a donné lieu à la Musique, à l'Idyle & à l'Eglogue : il entre dans un détail sur les Amours de quelques Patriarches, qui ne manque point de vrai-semblance; mais il n'est permis à personne de conjecturer sur ces matieres, qu'autant qu'on donne ses conjectures pour des Fables.

On peut voir le P. Rapin sur le même sujet, *de Carm. Pastorali, part.* 1. peut-être porte-t'il aussi trop loin ses idées sur l'invention du Chant, les occupations des Bergers Patriarches, &c.

(*a*) Voyez la démonstration Evangélique & le Huetiana.

L'étude de l'Astronomie apprit aux Chaldéens les saisons propres à préparer la terre, à aider la nature par le secours de l'art, à la rendre plus riante & plus fertile : les troupeaux leurs devinrent nécessaires pour l'engraisser ; ils en retirerent bientôt de nouveaux avantages, ils en connurent tout le prix, & le soin des bergeries leur devint si cher & si agréable qu'ils le consacrerent par une espéce d'apothéose, en mettant le Bélier, la Chevre & le Taureau parmi les signes du Zodiaque. Le plaisir qu'inspire une récolte abondante s'exprima par des fêtes. La Musique étoit connue avant l'établissement de leur Empire. Le Chant est encore plus naturel à l'homme que la Poësie. Les Bergers Chaldéens assujettirent à leurs airs, ou plûtôt à leurs cris de joie, des expressions & des images prises dans les objets qui la faisoient naître, ainsi on a dit avec raison que le premier Poëte fut un Pasteur. (*a*)

(*a*) L'Abbé Desfontaines, dans ses Notes sur les Eglogues de Virgile.

Les Egyptiens voisins de la Chaldée, naturellement portés aux sciences & aux arts, adopterent celui-ci, & le perfectionnerent. Herodote (*a*) nous apprend que l'Egypte emprunta des Chaldéens la plûpart des sciences qui la rendent si célébre. C'est d'eux qu'elle apprit à mesurer la terre, à la féconder, à compter les années & à déterminer les tems. (*b*)

Mais soit que les arts soient nés dans l'Egypte même, soit qu'ils y ayent été apportés des bords de l'Euphrate, il n'en est pas moins vrai que les sciences y fleurissoient depuis long-tems, lorsque le législateur des Juifs y fut sauvé par la main même qui conspiroit à sa ruine. Les Auteurs sacrés & prophanes nous assurent qu'il étoit instruit des sciences de l'Egypte. Comme il est le plus ancien de tous les Ecrivains, ses Ouvrages peuvent seuls nous donner une idée de ce qu'étoit la Poësie dans son premier

(*a*) Liv. 2, in Euterp.
(*b*) Année Chaldaïque ou Ere de Nabonassar.

âge : sa maniere quoique grande est toujours champêtre.

Le stile de Moyse servit de modele aux Auteurs sacrés qui continuerent après sa mort les Annales des Hébreux. Là toute expression est accommodée à sa matiere, tout genre de Poësie est marqué. Le Lyrique y est véritablement sublime ; le Dramatique aisé, simple, majestueux ; le Didactique serré, précis & méthodique ; mais le genre Pastoral est surtout élégant, simple, tendre & rempli de sentiment : on ne peut lire sans être attendri le Livre de Job, Idyle qu'on dit avoir été faite par Moyse dans le tems qu'il gardoit les troupeaux de Jethro. Le Livre de Ruth, Pastorale historique, qui tient du Drame & de l'Epopée, écrite près de quatre siécles après Moyse, n'est que l'expression touchante du sentiment & de la nature.

Les Grecs se sont formés sur ces modeles, (*a*) ils en ont tout emprunté, graces,

(*a*) Les Grecs eux-mêmes ignoroient l'origine de la

expreſſion, ſtile ; on en excepte la verſification, dont on ignore quel étoit le méchaniſme chez les Hébreux (*a*).

Les Ouvrages de Théocrite, que nous regardons comme les plus belles & les plus anciennes Paſtorales, ne peuvent être com-

Poëſie & ſurtout de la Poëſie Paſtorale : tous ont varié ſur cette origine : ils l'ont attribuée tantôt à leurs Dieux, tantôt à différens Poëtes : ils ne ſont pas mieux d'accord ſur les lieux où elle a été d'abord connue : ce qui prouve qu'elle étoit plus ancienne que la Grece même, & qu'elle a pris ſon origine ailleurs que chez eux. *Voyez le P. Rapin de Carm. Paſtor. Part.* 1. *L'Abbé Geneſt, diſſ. ſur la Paſtorale, M. de M. Préface de ſa Trad. de Calp. & Nemes.*

(*a*) L'Abbé Geneſt fait venir la Verſification des Hébreux aux Grecs ; mais c'eſt porter trop loin ſes conjectures : il ſemble même ſe contredire en convenant que la Verſification des Hébreux étoit rimée ; car pourquoi, ſi les Grecs ont pris la Verſification des Hébreux, n'en auroient-ils pas auſſi pris la Rime ? M. l'Abbé Dubos prétend que la Rime étant d'un uſage barbare, les Grecs ni les Romains ne s'en ſervirent pas. Mais, quoi, parce que les Hébreux, les Chinois, & même quelques Sauvages de l'Amérique l'ont connue, doit-on en conclure que la Rime eſt barbare ? Ces Peuples ont cru ne pouvoir s'exprimer d'une maniere noble & ſublime ſans ce ſecours : parce qu'ils connoiſſoient le Chant & quelques arts avant que nous connuſſions ces Peuples, eſt-ce à dire que le Chant & ces arts que

parées à celle, où (*a*) le plus sage des Rois de la Judée, s'est peint lui-même sous la figure d'un Berger. Quelques Critiques trop délicats ont blâmé Madame Dacier & plusieurs autres Sçavans, d'avoir reconnu dans Homere & dans Théocrite des traits imités

nous leur avons appris à perfectionner sont barbares? On doit donc convenir que la Rime est aussi naturelle que le Chant & la Danse. Les Grecs eux-mêmes ne la rejettoient pas toujours, & l'on peut aisément s'appercevoir que les Poëtes Latins semblent souvent la rechercher; plusieurs Vers de Virgile ont des répétitions de terminaison. La plûpart de ceux d'Ovide riment de la seconde césure à la fin du Vers, surtout dans le Pentametre; plusieurs Strophes d'Horace & toute sa premiere Ode sont rimées.

(*a*) Théocrite connoissoit les Livres Saints, & surtout le Cantique des Cantiques; il ne faut que confronter ces deux Auteurs pour s'en convaincre. Ce sentiment est généralement approuvé: tout le confirme, surtout l'Idyle adressée à Ptolomée Philadelphe, qui fit faire la Traduction des Septante & bien des morceaux entiers qui ne sont que traduits. *Voyez à ce sujet les Notes de Longepierre sur Theocrite & celles de Madame Dacier sur l'Iliade.* Ce Cantique que le P. Rapin regarde comme la premiere Pastorale, a, dit cet Auteur, toutes les graces, toute la force & le naturel qui caractérisent le genre Bucolique: ses Acteurs, ses comparaisons, ses images, tout est pris dans les mœurs des Bergers, & dans la Campagne, son expression est tendre, élégante & douce: l'Ouvrage entier respire la délicatesse, la douceur & la simplicité, *de Carm. Past. Part.* 3.

& traduits des Livres ſaints ; comme s'il étoit injurieux à la Divinité qu'une main prophane en imitant la nature, ſe ſervît du même pinceau qui en peignit l'Auteur.

Les plus grands Génies de la Grece alloient puiſer leurs connoiſſances dans l'Egypte ; la fameuſe Bibliothéque d'Alexandrie étoit un recueil immenſe des Livres de toutes les Nations ; ceux des Juifs y étoient comme les autres ; les exemplaires devoient même y être plus multipliés, parce que chaque Juif étant obligé de tranſcrire ces livres de ſa main, & l'Egypte ayant toujours entretenu un certain commerce avec la Judée, il n'étoit pas difficile d'avoir des manuſcrits. Ces conjectures deviennent des faits ſi l'on fait attention à la maniere dont les Septante travaillerent à leur verſion. Socrate, Platon & tant d'autres ont pris la pureté de leur morale dans les mêmes ſources où Homere & Théocrite ont pris le modele du grand & du beau. En un mot comparez vous-même la deuxié-

me & la dix-huitiéme des Idyles de Théocrite avec le Cantique des Cantiques chap. 2. & vous vous appercevrez aisément que Théocrite a imité Salomon avec autant de soin, que Virgile a imité Théocrite.

La Pastorale n'eut d'abord qu'un ton, ce fut celui du sentiment ; mais bientôt elle forma deux genres différens, l'un plus noble & plus élevé passe du riant au sublime & s'exerce indifférement sur tous les objets; l'autre se borne aux seuls mouvemens de l'ame. Il ne peignit que les passions douces & tranquilles. L'Idyle s'exprima plûtôt par des images que par des sentimens. Elle avoit à peindre la nature, à célébrer son Auteur, à instruire & à corriger les hommes par le moyen des fictions amusantes ; pour pénétrer jusqu'au cœur elle avoit besoin de frapper les sens & de plaire à l'esprit : la Phisique vint à son secours, elle rendit sensibles toutes ses expressions, & l'Ouvrage s'embellit de la grandeur du sujet.

L'Eglogue au contraire employa moins d'images que de ſentimens, & ne peignit la nature que relativement aux plaiſirs qu'offre une vie paiſible au ſein de la Campagne. Dans cette diviſion de la Paſtorale, il eſt aiſé de voir le germe de tous les autres genres de Poëſie (*a*) : Le Dramati-

(*a*) Le P. Rapin ſoutient d'après Maxime de Tyr, que la Paſtorale a donné naiſſance à la Comédie, à la Tragédie & au Poëme Epique. Virgile ſemble vouloir faire entendre que la Comédie a pris ſon origine dans les forêts.

Noſtra nec erubuit ſylvas habitare Thalia.

La Comédie n'étoit ſans doute alors qu'un tiſſu d'Eglogues dont la forme eſt la même que les Scenes de nos Piéces de Théâtre ; elle donna lieu à la Tragédie, qui, au lieu de Bergers employa des Héros & des Perſonnages diſtingués, & celle-ci enfin peut avoir fait inventer le Poëme Epique. L'uſage de la Comédie Paſtorale s'eſt long tems conſervé parmi les Grecs : c'eſt ce qui nous reſte d'eux ſous le titre de Spectacle Satyrique. Le premier Chœur du Cyclope d'Euripide eſt une vraie Eglogue. Il eſt vrai que le ton de l'impiété & de l'obſcene groſſiereté regne dans le reſte de l'Ouvrage & gâte le ton Paſtoral ; mais il ſuffit que ce Spectacle ſoit Champêtre, que ſes Acteurs ſoient des Satyres, Divinités des forêts, pour y retrouver les veſtiges de ſa premiere origine. Le P. Brumoy, dans *ſon Théâtre des Graces, Diſc. ſur le Spect. Satyr.* fait Euripide l'Inventeur de ce genre ; on n'a qu'à ſe rappeller l'invention de la Tragédie, &

que est né de l'Eglogue, l'Idyle a produit le Lyrique : l'Épique tient de l'un & de l'autre ; le Cantique des Cantiques les renferme tous.

Théocrite n'est pas le premier parmi les Grecs qui ait écrit des Pastorales. Dans quelqu'une de ses Idyles il raconte de Daphnis ce qu'on rapporte de Théocrite même, que des Abeilles avoient fait des

l'on trouvera que le Spectacle Satyrique est la Tragédie même dans son origine. *Voyez l'Abbé d'Aubignac, Part.* 1. *tom.* 1. Bacchus est le Dieu à qui les Bergers auteurs de la Tragédie, adressoient leurs Chants & sacrifioient un Bouc ; le même Dieu forme le dénouement du Cyclope ; c'est à lui à qui Ulysse s'adresse toujours contre Polypheme, il oublie même Pallas sa Divinité Tutelaire. Le P. Brumoy assure que le Spectacle Satyrique dût son origine au dégoût des Athéniens pour la Tragédie & pour la Comédie ; mais il n'est plus parlé de ce genre de Spectacle après Euripide. D'ailleurs le P. Brumoy convient que Thespis fit paroître des Satyres dans son Chariot, Thespis est donc l'Inventeur du Spectacle Satyrique ; il ajoute que ce Spectacle a donné lieu à la Pastorale des Italiens, sans doute parce qu'il a vû dans l'Amynthe, & dans quelques autres Piéces de ce genre des Satyres lascifs ; mais quelle comparaison entre *l'Amynthe* & le *Pastor fido, &c.* Ouvrages remplis de sentimens tendres, délicats & quelquefois trop recherchés, & le Cyclope dont les grossiéretés ne sont supportables dans aucune Langue ?

rayons de miel dans ſa bouche, comme pour exprimer la douceur qui regne dans ſa Poëſie. Ses Idyles ſont aſſujetties à des régles trop certaines pour croire qu'il en ſoit l'inventeur ; il faut bien d'autres gradations avant d'atteindre à une certaine perfection.

Les Anciens ont diſtingué l'Eglogue de l'Idyle ; mais parce que cette diſtinction a échappé à leurs Commentateurs, ils ſont tombés dans des erreurs conſidérables ; ils ont trouvé des inégalités dans Théocrite, & ont accuſé Virgile d'être ſorti du caractere de la Paſtorale : (*a*) les uns pour le juſtifier ont imaginé un ſiſtême ingénieux (*b*) & peu ſolide, au ſujet des Acteurs que Théocrite introduit dans ſes Ouvrages ; ils ont ſuppoſé que les Bergers étoient diſtingués en pluſieurs claſſes chez les Grecs, ſubordonnés les uns aux autres, & par cette

(*a*) M. de Fontenelle, *Diſc. ſur l'Eglogue.*
(*b*) M. Hardion, *Mém. de l'Acad. des Inſcriptions & belles Lettres.*

différence dans la condition des Bergers ils expliquent la diversité des mœurs, des sentimens & des expressions mêmes.

D'autres (*a*) plus sinceres, ont avoué qu'ils ne comprenoient pas comment de trente piéces de Théocrite, sous le nom d'Idyles & de dix de Virgile sous celui d'Eglogues, à peine y en avoit-il huit qui fussent sous leur véritable titre.

Enfin un Critique de nos jours, (*b*) qui paroît juger moins par réflexion que par sentiment, laisse les Bergers en possession de parler de tout ce qu'ils veulent, & même de traiter de grandes matieres, pourvû que ce soit en Bergers ; mais peut-on supposer que des Bergers plus tendres en général, plus simples qu'ingénieux puissent dignement parler de matieres propres à l'Epopée ou à l'Histoire ?

(*a*) L'Abbé Fraguier, *Mém. de l'Ac. des Inscript. & belles Lettres.* Servius ne compte que 7 Eglogues de Virgile, & dix de Théocrite.

(*b*) R. de S. Mard, *Réflexions sur la Poësie en général & sur l'Ode, l'Eglogue en particulier.*

La diſtinction de la Paſtorale en Idyle & en Eglogue, auroit terminé toutes les diſputes qu'ont fait naître les inégalités apparentes de Théocrite & la différence des ſtiles de Virgile.

La ſçéne & les Acteurs ſont à-peu-près les mêmes ; mais chacun de ces genres a des régles qui lui ſont propres. L'Eglogue eſt Epique, Dramatique ou Mixte ; l'Idyle eſt toujours Epique. C'eſt le Poëte ou quelque Divinité ou du moins quelque Être moral ou phiſique qui raconte : l'une n'eſt qu'un tiſſu de ſentimens exprimés avec cette délicateſſe, qu'inſpire un véritable amour ; l'autre eſt tantôt allégorique & renferme ſous des images champêtres quelque trait de morale ; tantôt plus élevé, mais ſans abandonner le caractere Paſtoral, elle remonte à l'origine des choſes, dépeint avec élégance les merveilles de la nature, décrit des fêtes, raconte des événemens & lit dans l'avenir, en un mot elle ne différe des autres genres de Poëſie

que par son étendue & par son expression, qui ne doit être ni trop figurée, ni trop naïve ; mais plus hardie que celle de l'Eglogue. Ainsi l'Adonis, l'Europe & plusieurs autres Ouvrages de Théocrite, le Pollion, où le Poëte fait parler les Muses de Syracuse, le Silene & le Gallus de Virgile, le Bacchus de Nemesien sont des Idyles, & les autres Ouvrages de ces Auteurs sont des Eglogues. C'est du Pollion que le grand Rousseau a tiré la plûpart des tableaux de la plus belle de ses Odes: en un mot le langage de l'Idyle est plus figuré, moins tendre & plus hardi. Celui de l'Eglogue est plus touchant, plus simple & moins recherché. Les jeux d'esprit ne sont pas toujours déplacés dans l'Idyle ; mais ils doivent être bannis de l'Eglogue. (*a*)

(*a*) Les uns confondant ces deux genres, ont dit que la Pastorale n'étoit susceptible que de beaucoup de simplicité, & que les matieres un peu élevées cessent de lui être propres : les autres ont cru qu'elle pouvoit s'élever des sujets les plus bas aux plus nobles. Enfin

Voici à-peu-près quelles ſont les régles de l'Idile.

EUTERPE.

IDYLE.

SUR les bords de l'Euphrate autrefois Uranie
Des Bergers la premiere éclaira le Génie :
A peine dans les Cieux, à leurs ragards ouverts,
Lûrent-ils des Saiſons les changemens divers,
A peine ſçurent-ils que par ſes influences
L'air fait mûrir les fruits & germer les ſemences,
Que la Chaldée au bruit des Siſtres éclatans,
Aux Dieux qu'elle adoroit adreſſa ſes accens :
Leurs Hymnes révérés enfanterent l'Idyle ;
Elle prit pour objets la Paix, l'Amour tranquile :

il y en a quelques-uns qui ont prétendu que Virgile dans ces Vers du Pollion,

Non omnes arbuſta juvant humileſque myricæ,
Si canimus ſylvas, ſylvæ ſint Conſule dignæ.

avoit déterminé les genres de l'Eglogue, que par les bruyeres il avoit entendu parler du genre le plus ſimple, par les forêts du plus ſublime, & par les arbriſſeaux un genre qui tient le milieu entre l'un & l'autre. Voyez Rapin, *de Carm. Paſtor. Part.* 3.

Les Muses & les Dieux, pour en fixer les loix
De l'heureuse Chaldée habiterent les Bois :
Apollon pour le Sistre abandonna la lyre,
Et l'Euphrate sensible admira son délire.
Euterpe, il t'inspiroit, quand sur ces bords heureux
Tu rendois des Bergers les chants dignes des Dieux.
Dans les sujets divers que l'Idyle peut feindre,
Disois-tu, ne cherchez qu'à sentir & qu'à peindre;
Soit que de la Beauté vous chantiez les attraits,
Soit que vous célébriez les Fleurs ou les Forêts:
Sentez tout, peignez tout avec délicatesse;
Soyez nobles sans faste & grands sans hardiesse;
Ramenez à l'Amour & vos Chants & vos Vers:
Il fait germer la Terre, il féconde les Airs;
Qu'il soit de vos pinceaux le modele & le maître:
Il est la fin, le nœud, le germe de tout être;
Ame de la Nature, il offre à vos accens
Dans tout ce qui se meut des sujets différens,
Le murmure des eaux; une Rive fertile,
Les Bois, les Cieux, les Airs, tout est fait pour l'Idyle.
Que de Flore surtout empruntant les couleurs,
Elle chante les Prés, les Gazons & les Fleurs.
La Volupté lascive & ses flammes brûlantes,
Ainsi que dans nos Cœurs, circulent dans les Plantes.
L'Odeur est dans les Fleurs la voix de leurs desirs,
Elle attire l'Abeille & séduit les Zéphirs;
En atômes subtils sans cesse dispersée.

De leur sein dans les airs la vapeur élancée
En torrens de parfums frappe, séduit nos sens,
Et porte le Plaisir dans nos Cœurs languissans.
L'Idyle jusqu'aux Dieux, sur les pas d'Uranie,
Eleve quelquefois sa touchante harmonie;
Mais qu'aisément alors son vol ambitieux
S'égare dans les airs ou se perd dans les Cieux!
Alors, sans le secours du Dieu de la Tendresse,
Elle éclate sans force ou brille avec rudesse.
Les Dieux ou les Héros s'offrent ils à ses Chants,
Pour charmer les Forêts, qu'elle les peigne Amans.
A ses Jeux innocens, à ses Graces légeres,
De sublimes Chansons seroient trop étrangeres.
Qu'il vous suffise enfin d'exprimer leurs soupirs;
De peindre, s'il se peut, le feu de leurs desirs;
Non qu'il faille, à leurs Cœurs donnant trop de foiblesse
Pour mieux peindre l'Amant, que le Dieu disparoisse:
Souvenez-vous surtout qu'un air trop affecté
S'empare moins des Cœurs que la simplicité;
Et n'allez pas monter follement magnifiques
Vos champêtres accords sur des tons Héroïques,
Ni fredonnant des sons inconnus aux Hameaux,
De Vers faits pour la Lyre enfler vos Chalumeaux.
Euterpe sur ce ton, que loin de l'imposture
Elle imitoit alors des tons de la Nature,
Enseignoit de son art les loix & les secrets:
L'Amour sur son carquois les gravoit de ses traits.

Mais l'art a tout perdu ; pour le sejour des Villes
Nos Bergers ont quitté leurs Boccages tranquilles ;
Les Bergeres sans joye au retour des Zéphirs,
Amantes sans pudeur, languissent sans Plaisirs.
Le tumulte succéde à leurs Fêtes champêtres,
On préfére un lambris à l'ombrage des hêtres,
Une glace fragile au cristal des Ruisseaux,
Et des fredons bruyans aux concerts des Oiseaux.
Par des canaux secrets arrêtée en sa course
L'Onde jaillit dans l'Air & revient vers sa source !
Qui l'eût cru ! L'Art enfante & des fruits & des fleurs
Qui mûrissent sans goût & brillent sans odeurs.
Art digne d'être aimé, si leur docte imposture
N'éteignoit dans les Cœurs le goût de la Nature ;
Si déguisant les Airs du Berger inconstant,
Son fard n'ornoit l'Esprit des tons du sentiment !
Revenez, jours heureux, doux Chants, aimables Fêtes,
Où le Myrthe étoit seul l'ornement de nos têtes ;
Proscrivez à jamais ce goût faux & pervers
Qui regne dans nos Cœurs ainsi que dans nos Vers.
A leur simplicité ramenez nos Bergeres :
Que tendrement épris de leurs Graces légeres,
Nos Bergers, de l'Amour cessant de faire un art,
Aiment sans intérêt & soupirent sans fard. (*a*)

(*a*) On trouvera dans le P. Rapin *de Carm. Pastor.* un plus long détail des Regles de la Pastorale. En renvoyant à cet Auteur, je dois faire remarquer qu'il confond l'Idyle & l'Eglogue comme bien d'autres.

La Paſtorale eſt de tous les genres de Poëſie celui où l'art ait commencé de paroître. Après Théocrite, les Grecs, ſi recommandables par leur ſimplicité dans tous les autres genres, introduiſirent les jeux d'eſprit & les tours affectés dans l'Idyle. Le naturel qui regne dans celles de Théocrite, fait encore mieux ſentir les défauts de Bion. Moins recherché dans ſes ornemens & moins affecté dans ſon ſtyle, Moſchus eſt plus élégant & plus délicat que le premier.

C'eſt dans une étude aſſidue de ces Auteurs, mieux que dans une Critique détaillée, qu'on doit chercher leut différent caracteres

Il y a des Idyles qui n'ont de Paſtoral que le lieu de la ſcêne; mais le ton naïf auquel le Poëte ſçait ajuſter tout ce qu'il dit, & le fonds même des choſes rendent l'Ouvrage Paſtoral : telle eſt l'Idyle ſuivante.

Je dois avertir encore qu'on doit ſe tenir en garde contre ſon goût & contre ſa Critique.

L'AMOUR FUGITIF.

IDYLE DE MOSCHUS.

L'Amour depuis deux jours erroit loin de sa Mere :
Si quelqu'un peut m'apprendre où se cache mon Fils,
Disoit-elle dans tout Cythere,
Il aura, j'en réponds, deux baisers de Cypris :
S'il peut me l'amener il aura plus encore.
Voici quels sont ses traits : Son air est gracieux,
Son teint de l'éclat de ses feux
Tire l'éclat qui le décore :
De joye & de plaisir étincellent ses yeux :
Une feinte pudeur orne son front perfide ;
S'il parle, sa voix est timide :
Esprit double & malin, son langage imposteur
Ne fut jamais chez lui l'interprête du Cœur.
Haine, amitié, douceur, en lui tout est à craindre :
On l'irrite aisément ; mais rien ne peut éteindre
Son impitoyable fureur.
Quand on le flatte, altier ; cruel, quand on l'outrage :
Il a de petits bras ; mais que ces bras sont forts !
Lancés jusqu'au sombre Rivage
Ses traits blessent le Dieu des Morts.
Son Corps est toujours nud ; mais un épais nuage
Dérobe ses desseins aux yeux les plus perçans ;
Tout ce qu'il peut frapper de son aîle volage

Brûle

Brûle des feux les plus ardens.
Il n'a qu'un petit arc; cet arc dans sa colere
Terrible aux Immortels, n'épargne point sa Mere.
De la Pitié pour lui défendez votre Cœur.
S'il pleure, riez de ses larmes,
S'il vous rit, ses Ris sont des charmes;
Ce n'est qu'en l'enchaînant qu'on dompte sa fureur.
Prenez garde surtout que sa main ne vous touche,
Elle embraseroit tous vos sens:
Evitez ses baisers brûlans,
Le fiel découle de sa bouche.
„ Je te donne cet Arc, ce Flambeau, ce Carquois,
Vous dira-t'il peut-être avec un air timide;
Ah, ne les touchez pas! Soyez sourds à sa voix.
Ses dons cachent un feu perfide.

Bion & Moschus semblent avoir pris dans Anacréon le sujet de la plûpart de leurs Idyles. Un trait de morale, un sentiment délicat mis en action par une fiction ingénieuse, sont toujours le fonds des Odes de celui-ci. La 2e & la 3e des Idyles de Bion, la 1e la 6e & la derniere de celles de Moschus ne sont autre chose que ces mêmes traits déguisés sous une nouvelle fable.

Théocrite & ces deux Auteurs ont cha-

eun une maniere différente. Le premier peint toujours avec force & vérité ; mais il est quelquefois dur. Bion qui fut le maître de Moschus est trop recherché ; son éleve tient un milieu entr'eux, quoique bien au-dessous de Théocrite. (*a*)

L'Idyle suivante est d'après un dessein de de Bion, qui l'avoit pris de l'Ode premiere d'Anacréon.

SONGE. (*b*)

De tous ses attraits parée,
Dans un Songe l'autre jour,
La folâtre Cythérée
Vint me présenter l'Amour.
Berger, à mon Fils, dit-elle,
Apprens à chanter tes Vers,

(*a*) M. de Fontenelle met Bion & Moschus au-dessus de Théocrite pour la délicatesse. Leurs images quoique moins naturelles, sont plus ingénieuses & souvent plus agréables.

(*b*) Longepierre, qui a si mal traduit Théocrite & Moschus, a encore plus mal rendu cette Idyle de Bion : les Anciens perdroient moins à être toujours ignorés qu'à être connus par des Traductions si ridicules. Dans tous les Ouvrages faits d'après Théocrite Bion & Moschus, je n'ai prétendu ni traduire ni même imiter.

Sois son maître ; l'Immortelle
A ces mots fendit les airs :
Epris de ce beau délire
Que m'inspiroient les neuf Sœurs,
De la Flute & de la Lyre
Je célébrois les Auteurs ;
Quand soudain je vis sourire
Le perfide Dieu des Cœurs :
Sans vouloir encor m'entendre,
Lui-même il prend le hautbois ;
Le son en devient plus tendre
Et plus touchant sous ses doigts ;
Les Déesses les plus sages
Et les Dieux les plus volages
Furent l'objet de ses Vers ;
J'appris que la plus sévere
Est celle dont le Mystere
Cache mieux les feux divers.
De mon Eleve sublime
Je suis l'Eleve à mon tour,
J'appris que rien ne s'anime,
Que rien ne vit sans amour ;
Que notre esprit, que notre ame
N'est que ce Dieu, dont la flame
Circule dans l'Univers,
Que sans ce feu tutelaire,
L'Astre heureux qui nous éclaire

S'éteindroit au haut des Airs.
L'Amour finit; je soupire,
Je veux chanter; mais ma Lyre
S'attendrissant sous mes doigts
Est infidelle à mes loix,
Dès que le Dieu qui m'inspire
Cesse d'animer ma voix.
L'Amour rit de sa victoire,
Et depuis cet heureux jour
Il ne reste à ma mémoire
Que les leçons de l'Amour.

Il n'en est pas de l'Eglogue comme de l'Idyle, tout doit y être Pastoral. Ce genre de Poësie a pour objet le sentiment, son stile est plus simple, plus naïf; mais quoique les images lui soient moins essentielles qu'à l'Idyle, elle ne peut cependant s'en passer, parce qu'il n'y a point de Poësie sans peinture; voyez avec quel art Théocrite marie les sentimens avec les images. Il me suffira de vous citer pour exemple sa huitiéme Idyle, à laquelle Virgile a rendu son véritable nom en intitulant Eglogue l'imitation qu'il en a faite dans

sa troisiéme. (a) Souvenez-vous toujours que je ne traduis point, & qu'il est comme impossible de bien imiter.

MENALQUE & DAPHNIS,

EGLOGUE, d'après Théocrite. (a)

MENALQUE.

CLairs Ruisseaux, Bois touffus, dont Menalque autrefois
Sçavoit enchaîner l'Onde & charmer les Feuillages,
Accordez à Daphnis, en faveur de ma voix
Les plus fertiles Pâturages.

(a) Il est surprenant que Virgile, qui pouvoit peindre d'après lui même, ait imité & souvent copié avec une espece de servitude des morceaux entiers de Théocrite. Il est vrai qu'il l'embellit quelquefois ; c'est sans doute ainsi qu'il a fondu les Ouvages d'Ennius dans son Enéide, avec cette différence qu'Ennius ne lui offroit que des matériaux informes & grossiers, plus difficiles à polir qu'à les tirer de la carriere. Voyez les Observations d'Henri Etienne sur les Imitations de Virgile d'après Théocrite.

(b) Il paroît par quelques endroits de cette Eglogue, qui semblent décousus, que nous ne l'avons pas en entier.

DAPHNIS.

Fontaines, verds Gazons, Pan exaucez Daphnis,
Egalez ses concerts aux chants de Philomele;
Quand Menalque en ces lieux conduira ses Brebis,
Rendez-en l'herbe encor plus belle.

MENALQUE.

Lorsque Philis paroît, aussi-tôt le Printems
Fait bondir les troupeaux dans nos champs qu'il décore
Fuit-elle? On voit périr les Bergers languissans,
Et les fleurs qu'elle fit éclore.

DAPHNIS.

Où Thémire a passé les chênes sont plus hauts,
Les Essaims plus nombreux, les Genisses plus grasses;
Fuit-elle? Tout languit & Pasteurs & Troupeaux;
Rien ne germe que sur ses traces.

MENALQUE.

Le vent impétueux est funeste aux Forêts.
Les filets aux Oiseaux & Borée à la Rose,
A nos Cœurs la Beauté: cependant à ses traits
Jupiter comme moi s'expose.

DAPHNIS.

Content de mes Troupeaux, tout l'or de l'Univers

Les honneurs, les talens n'ont rien que je desire;
Mais puissai-je toujours, sur le bord de ces mers,
Chanter dans les bras de Themire !

La délicatesse de quelques Modernes a voulu trop resserrer les bornes de l'Eglogue; ils ont cru que parce que la vie des Bergers est douce & tranquille, il falloit bannir de leurs entretiens toute idée de travail & de fatigue; (a) mais l'Eglogue des

(a) On a cru que les Acteurs de l'Eglogue & de l'Idyle ne pouvoient être que des Bergers; on a cru que des Chasseurs, des Pêcheurs, des Laboureurs ne pouvoient y paroître; mais comme on a trouvé de tout cela dans Théocrite, on a pris le parti de dire que la Pastorale étoit divisée en autant de Genres qu'il y avoit de différens Interlocuteurs : comme si la Tragédie où l'on ne fait parler que de grands Capitaines, faisoit un genre différent de celle où l'on met des Rois sur la scene. Ce qui constitue un genre est la division de plusieurs especes particulieres. D'ailleurs le style, l'expression, les images, les mœurs, les comparaisons champêtres, voilà ce qui constitue la Pastorale; des Pêcheurs, des Laboureurs, des Chasseurs ne pouvant prendre leurs expressions que de la Campagne où ils habitent, pourquoi seroient-ils exclus de l'Idyle ou de l'Eglogue? C'est, dit M. de Fontenelle, *Disc. sur l'Egl.* parce que des Pêcheurs & des Laboureurs offrent à l'esprit une idée de travail qui détruit l'idée de tranquillité que nous nous faisons de la vie Pastorale; mais la garde des troupeaux, le soin des Bergeries, la culture des fleurs n'offrent-t-elles

Moissonneurs, celle des Pêcheurs de Théocrite, & le Laboureur de Bion nous plaisent-elles moins que si les Acteurs étoient des Bergers oisifs? Ce n'est point la peinture du travail qui nous révolte par elle-même, c'est la maniere du Peintre; la Poësie & même la Poësie Pastorale peut tout annoblir, pourvû que son expression soit juste, correcte & précise & qu'elle ne sorte point de son caractere.

Théocrite dans sa premiere Eglogue, peint ainsi les efforts d'un Pêcheur gravé sur une coupe.

On le voit, du sommet d'une roche hautaine
Retirer ses filets des flots:
Il tire avec effort la corde qui l'entraîne,
Se roidit sous le poids qui fait plier son dos:
Il gravit sur la rive & maudit sa vieillesse.

pas la même idée? La Pêche elle-même n'est-elle pas amusante? Que l'un peigne un Côteau, l'autre un Vallon, celui-ci une Plaine, celui-là un Rivage, que l'un parle de troupeaux & l'autre de poissons, l'un de fleurs, & l'autre de plantes marines, il en résultera toujours des images champêtres qui plairont lorsqu'elles seront bien dessinées.

De ses muscles tendus on compte les ressorts;
Il semble respirer le feu de la jeunesse,
Dans ses veines pressé le sang enfle son corps, &c.

Quelque pénible que paroisse le travail de ce Pêcheur, la description qu'en fait Théocrite, le rend agréable. Thestylis, qui prépare des herbes pour les Moissonneurs fatigués, nous dégoute-t-elle dans Virgile? Cette idée rendue par d'autres expressions seroit peut-être insupportable. Pourquoi ce qui nous charme dans un Paysage du Titien & même dans un Tableau de Tenieres, nous déplairoit-il dans une Idyle? La Poësie est-elle moins une imitation que la Peinture? Et comme dit Boileau:

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

On regarde comme un défaut de goût dans Sannazar, de n'avoir introduit que des Pêcheurs dans ses Eglogues. On a dit que la mer offroit des objets tristes & sérieux; c'est la façon d'envisager un

sujet, qui le rend triste ou agréable. La peinture de la forêt de Marseille dans Lucain, inspire une espece de terreur ; considérez cette même forêt sous un autre point de vûe, elle sera agréable par la fraicheur de ses ombres, par ses grotes, asiles des Nymphes, par la mousse qui leur sert de lit & par ses rochers où se cachent des Satyres qui les admirent. L'imagination tire tout le parti qu'elle veut de la nature.

Il y a de l'injustice à condamner Sannazar sur si peu de chose. De tous les Poëtes Latins modernes, c'est peut-être celui qui a le mieux connu le génie de la Pastorale : moins servile copiste de Virgile que le célébre Vida, qui l'a presqu'entierement fondu dans ses trois Eglogues, avec plus de défauts il a plus de beautés. Voici quelques vers de sa premiere Eglogue sur la mort d'une Bergere.

A tes Mânes, Philis, je veux avant ma fuite
Elever sept Autels sur les bords d'Amphitrite ;

Là de sept veaux marins, frappés à ton honneur,
Le sang chaque Printems marquera ma douleur.
De la pourpre en festons les écailles brillantes
Mêleront leurs couleurs aux perles éclatantes;
Là les cheveux épars à nos concerts touchants,
Les Nymphes mêleront leurs danses & leurs chants.

Mais soit qu'à l'embellir le Ciel t'ait destinée;
Ou qu'au sein du repos ton Ombre fortunée
Poursuive du Léthé les Poissons amoureux;
Soit qu'à ton gré les Fleurs renaissent sous tes yeux,
Que les Roses, les Lys, la pâle Violette
S'empressent de s'unir pour couronner ta tête;
Astre heureux, puisses-tu diriger nos vaisseaux!
Sers de Guide aux Pêcheurs, de Phare aux Mattelots.
Ainsi qu'au Dieu des mers, nos timides nacelles
Te feront chaque jour des offrandes nouvelles. (a)

Mais je m'apperçois que je passe les bornes que je m'étois prescrites: c'est seulement des Poëtes Bucoliques anciens que je me suis proposé de vous parler. Si des dis-

(a) Dans son Arcadie, Ouvrage Pastoral Italien, composé de douze Eglogues liées par une Prose harmonieuse, Sannazar a trouvé le moyen de faire servir plusieurs traits de Théocrite & de Virgile à former l'histoire de sa vie, à peindre ses malheurs & ses Amours; il égale quelquefois ses modéles.

sertations sur une matiere si souvent traitée peuvent vous amuser, je m'étendrai une autrefois plus au long sur les Poëtes Bucoliques modernes.

J'ai tâché dans l'Eglogue qui suit, de mettre en action les principales régles qui conviennent à cette espece ; & pour ne point sortir de mon sujet, j'ai mis dans la bouche de mes Acteurs des morceaux imités des Anciens. C'est ainsi qu'en a usé Rousseau ; s'il est vrai que Rousseau manquât un peu de sentiment, comme l'a dit un Critique ingénieux, (*a*) il auroit sans doute échoué dans la Pastorale, à moins qu'il ne se fût borné au seul genre dans lequel il a fait trois des meilleures Eglogues ou Idyles qui nous restent.

(*a*) M. le Duc de N. Dissert. sur Horace, Despreaux & Rousseau.

THÉMIRE (a)

EGLOGUE.

DAPHNIS, LYCAS.

JEune, tendre, empressé, plein du Dieu qui l'inspire,
Daphnis venoit offrir ses chansons à Thémire,
Il entend une voix qu'il ne distingue pas,
Bientôt il apperçoit le troupeau de Lycas.
Lycas aimoit Thémire, & ses danses légeres
Ses airs vifs & brillants séduisoient les Bergeres;
Tout en lui respiroit l'imposture & le fard,
Amoureux sans tendresse, il s'enflammoit par art.
Il faisoit, quelle honte! un art de l'Amour même,
Art cruel qui ne tend qu'à tromper ce qu'on aime,
Que l'Esprit inventa pour surprendre les Cœurs,
Et dont les vrais Amans redoutent les douceurs.
Daphnis ne put le voir sans frémir de colere,
Il jura de le vaincre aux yeux de sa Bergere,
De ramener le Goût, qui s'étoit envolé,

(a) On a voulu dans cet Ouvrage donner une idée du caractere des plus fameux Poëtes Bucoliques, en opposant le naturel & le sentiment des uns à l'affectation & au brillant des autres.

Le Plaisir fugitif & l'Amour exilé.
Pour plaire à sa Thémire, aux mains de la Nature
Daphnis avoit laissé les soins de sa parure :
Des myrthes & des fleurs mêlés à ses cheveux
Sont les seuls ornemens qu'il porte dans les jeux.
Il entrevoit Lycas, déja Lycas l'appelle,
Il commence ; l'Amour dans leurs yeux étincelle.
Thémire, qu'un buisson déroboit à leurs yeux,
Ecoutoit sans dessein leurs concerts amoureux.
Jusqu'à ce jour fatal rien n'avoit sçu lui plaire ;
Le hasard fait souvent ce qu'Amour devroit faire.

DAPHNIS.

Thémire, c'est à toi que j'adresse mes Chants,
Puisse mon tendre Amour les rendre plus touchants ;
Ne m'en punissez pas, Déesse de Cythere,
J'ose plutôt que vous invoquer ma Bergere.
Zéphirs, rapportez-lui quelques-uns de mes Vers,
Plus nos Chants sont naïfs, mieux elle aime nos airs.

LYCAS.

Tu t'abuses, Daphnis, pour plaire il faut séduire,
Le Cœur se rend toujours à l'Esprit qu'il admire.
Quoi, sans cesse imitant nos antiques Pasteurs,
Ne peut-on célébrer que Zéphire & les Fleurs,
Ou bien de Thestylis vantant l'heureuse adresse,
Se parfumer du suc des herbes qu'elle presse ?

DAPHNIS.

Ainſi le Paon jaloux cherche à décréditer
Les Chants du Roſſignol, qu'il ne peut imiter.
Mépriſe moins, Lycas, nos Campagnes tranquilles,
On imite nos jeux au ſein même des Villes;
Au lieu de la trompette on y prend le hautbois,
Et tu ſçais que les Dieux ont habité nos Bois.

LYCAS.

Ainſi le Paon altier ſans goût & ſans juſteſſe
De ſes rauques accens admire la rudeſſe;
Mais redis-les, Berger, ces magiques accords;
Dont la force attiroit l'Olympe ſur nos Bords.
Mes Vers ne ſont point faits pour un ton ſi ſublime;
Et, je ne ſçai pourquoi, Thémire les eſtime.

DAPHNIS.

Je t'entens; mais écoute, & puiſſe quelque jour
L'Air que je vais chanter, ſervir à mon Amour!
„ (a) Thémire, que ne ſuis-je une Abeille légere!
„ J'oſerois, à travers le lierre & la fougere

(a) Théocrite, Idyle I. Virgile a imité pluſieurs Vers de cette Idyle, & s'en eſt ſervi dans le 4. Liv. de l'Enéide. Didon en parlant d'Enée dit:

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor
Perfide, ſed duris genuit te cautibus horrens
Caucaſus, hircanaque admorunt ubera tygres.

„ Me glisser dans ta Grotte & voler jusqu'à toi;
Je te verrois du moins jetter les yeux sur moi:
Là, mes bourdonnemens, sans blesser ta sagesse,
Oseroient malgré toi t'exprimer ma tendresse.
„ Ah, je sçai maintenant ce que c'est que l'Amour!
„ Dans le creux des Rochers il a reçu le jour:
Sur mon Cœur qu'il déchire, il étend sa puissance;
„ Sans doute une Lionne allaita son enfance.

LYCAS.

Ecoute ce qu'un jour sur des tons plus heureux
Le Dieu Pan enseignoit aux Bergers de ces lieux.
„ (a) A peine de la Vigne eûs-tu montré l'usage,
„ Bacchus, que le Berger, le Satyre sauvage
„ Sous leurs agiles pieds écrasent le Raisin,
„ Silene en peint son front, & les Nymphes leur sein;
„ L'un excite au travail la Troupe dispersée,
„ L'autre boit dans sa main en coupe renversée.
Les Satyres ardens que le Vin a surpris,
Animent les Bergers aux fêtes de Cypris.
L'un secoue en riant le Vin dont il s'inonde,
L'autre couvre Bacchus d'un pampre qu'il féconde.

DAPHNIS.

Oui, tu peins avec art, heureux si tes pinceaux
Faisoient du sentiment le fond de tes tableaux!

(a) Nemesien, Egl. 5.

(a) Des ruſes de l'Amour je triomphois encore,
Quand le cruel me vit, au lever de l'Aurore,
Légérement chargé d'un arc & de filets,
Inſpirer la terreur aux Hôtes des forêts.
Je l'approche, il s'enfuit ſous un épais feuillage:
Il avoit d'un oiſeau le chant & le plumage,
Je lui lance mes traits; mais plus prompt que l'éclair,
Le perfide en riant fend les plaines de l'air.
Un Vieillard m'apperçut. Où vas-tu téméraire?
Ce que tu fais en vain le tems ſçaura le faire.
Va, laiſſe cet Oiſeau que pourſuit ton erreur,
Tu le prendras, crois moi, trop tôt pour ton malheur.
Pour l'arrêter encor ta peine ſeroit vaine,
Crains que dans tes filets le ſort ne le ramene.
Il te fuit quand tu veux qu'il tombe ſous ta main,
Et quand tu le fuiras, il viendra dans ton ſein.

LYCAS.

Quels accords, ſi de l'art empruntant la parure
Tu pouvois à ſes jeux aſſervir la Nature!
Ecoute encore cet air: (b) Sur un lit de jaſmin
Je goûtois mollement la fraîcheur du matin;
L'Aurore en diamants transformoit la Roſée,
Et redonnoit la vie à la terre épuiſée.
J'admirois ſes tréſors aux arbres ſuſpendus,

(a) Bion, Idyle 4.
(b) Auſone, Idyle 4. intitulée les Roſes.

Ces perles dont l'éclat bientôt ne sera plus.
De l'Epoux de Procris la malheureuse Amante
Vernissoit de ses pleurs la Rose encor naissante,
Tandis qu'elle l'ornoit, l'ingrate avec mépris
Sembloit de la Beauté lui disputer le prix.

A peine dans les airs, le Dieu de la lumiere
Sur son char embrasé commence sa carriere,
Que la Rose s'ouvrant à sa vive chaleur,
S'épanouit, se fane & tombe sans couleur.
Zéphire en murmurant s'en joue avec son aile:
Ainsi naître & mourir n'est qu'un instant pour elle.

Nymphes, qui de ces fleurs regrettez le destin,
Telle est votre beauté, telle en sera la fin.
Dès l'Aurore avec soin cueillez, cueillez les Roses,
Souvent le tems les fane à peine encor écloses.

Opposant la Nature au faste de ces Vers,
Daphnis se préparoit à de nouveaux Concerts;
Lorsqu'aux yeux des Bergers le souffle de Zéphire,
Agite le buisson & laisse voir Thémire:
Daphnis vole à ses pieds, elle lui tend la main,
Et regarde Lycas d'un air vif & badin.

„Cessez, Bergers, dit-elle, il faut vous satisfaire,
„Daphnis veut de l'Amour, Lycas ne veut que plaire:
„Que Lycas ait ces fleurs, reçois mon Cœur, Daphnis,
„Ton Amour & son Art sont dignes de ces prix.

LE MIROIR.

IDYLE.

SUR le bord d'un Ruisseau la Reine de Paphos
Admiroit ses appas dans le cristal des Eaux :
Des plus brillantes fleurs elle paroit sa tête,
Elle avoit du Dieu Mars médité la conquête :
„ Pourra-t-il résister à l'éclat de mes yeux,
„ Disoit-elle, ils sont faits pour triompher des Dieux ?
Son Fils, qui folâtroit auprès de l'Immortelle,
Dans les Ondes crut voir une Nymphe rebelle ;
Il décoche une fléche, & les flots courroucés
N'offrent plus à Cypris que des traits effacés.
„ Te verra-t-on toujours armé contre ta Mere ?
„ Perfide ! Pour jamais abandonne Cythere.
Honteux de son exil, il vole dans les airs,
Et d'une aîle incertaine il parcourt l'Univers.
De l'altiere Venise il voit les Murs antiques
Repousser le courroux des flots Adriatiques ;
Dans ces Lieux enchantés Vulcain offre à ses yeux
D'un art qu'il inventa le spectacle pompeux.
Des tendres arbrisseaux les feuilles arrachées (a)
Sont par ses feux actifs aussi-tôt desséchées.

(a) Facture de la Verrerie.

Du sable qu'il y mêle il forme une liqueur
Qui tombe, s'épaissit & change de couleur.
A ses yeux étonnés ces sables, ces acides
Se transforment encor en Diamans liquides:
L'Epoux de Cytherée armé d'un Chalumeau,
Découvre à son Eleve un prodige nouveau.
D'un souffle créateur & d'une main habile,
Il dirige, il étend la matiere docile:
Tantôt c'est un Carquois qu'il destine à Venus,
Tantôt c'est une Coupe, il la donne à Bacchus.
Tandis que de Vulcain il admire l'Ouvrage,
Sur le Verre l'Amour apperçoit son image:
„ Quels traits s'offrent, dit-il, à mes regards surpris!
„ Hâtons-nous d'appaiser le courroux de Cypris.
„ Oui; Grace aux soins heureux de mon puuvoir suprême,
„ La timide Beauté jouira d'elle-même:
„ Sans craindre d'offenser la Reine de Paphos,
„ Les Zéphirs à leur gré peuvent troubler les eaux.
Sur un marbre il répand la matiere brûlante (*a*),
L'Acier qui la polit la rend plus transparente.
Il craint des Vents jaloux un trop prompt mouvement,
Il commande aux Zéphirs de souffler lentement:
Déja le Dieu content voit le fruit de ses peines
Se durcir par degrés au feu de leurs haleines.

(*a*) Facture des Glaces inventées à Venise & portées en France à leur derniere perfection.

Soutenir du Soleil l'effort impétueux,
Et repousser des Vents le courroux orageux ;
Mais le Verre trompeur, loin d'offrir son image,
Aux rayons du Soleil laisse un libre passage :
„ Je sçaurai te fixer, dit-il, Pere du Jour,
„ Apprens à respecter l'ouvrage de l'Amour.
Dans le sein d'un Rocher il fait une ouverture,
Avec l'étain grossier il puise le Mercure,
Métaux que nous cachoit la sagesse des Dieux,
D'une eau, d'un sable vif effets mystérieux.
Vulcain fond ces métaux, & le Dieu de Cythere
Compose en les mêlant une feuille légere ;
Il l'applique à la Glace, & du Dieu satisfait
Le fidéle cristal retrace le portrait.
Il admire, & rempli du transport qui le guide,
Il revole en triomphe aux Campagnes de Gnide ;
La Joye à son aspect ranime ce Sejour,
Les Graces à sa Mere apprirent son retour.
„ Vient-il me faire encore quelque nouvel outrage ?
„ L'Ingrat ! Ah, que plutôt il évite ma rage !
Cependant le Dieu vole aux genoux de Cypris,
D'un soûrire badin il calme ses esprits :
Des appas que trahit sa fléche criminelle
Il présente à sa Mere une image nouvelle ;
Elle prend le Miroir, s'étonne, s'applaudit,
Badine avec son Fils, menace & lui soûrit.
De tous ses mouvemens confidente sincere,

La Glace lui reproche un trop grand soin de plaire ;
Ses yeux trop enflammés perdent de leurs attraits,
Des regards languissans ont de plus prompts effets ;
Elle prend aussitôt l'heureuse négligence,
Les coups d'œil enchanteurs de la simple innocence ;
Elle mêle des fleurs à l'or de ses cheveux,
Ses yeux remplis d'Amour brillent de nouveaux feux.
Des traits de sa beauté Venus même blessée
Approche le Miroir de sa bouche empressée :
Pour animer la Glace elle fait ses efforts,
Et par un doux baiser y grave ses transports.
La Glace s'obscurcit ... jaloux de son ouvrage
D'un coup d'aîle l'Amour dissipe le nuage.
Venus court dans la Thrace, & le Dieu des Guerriers
Dans les bras des Plaisirs oublia ses lauriers.

PAN.

IDYLE.

De flutes, de hautbois sur les bords de l'Alphée
Des Bergers au Dieu Pan érigeoient un trophée.
„ O Pan, s'écrioient-ils, à ta sublime voix
„ Sur cet Autel de fleurs nous offrons nos hautbois :
Le sommet des forêts s'incline pour t'entendre,
Les Nymphes à tes sons s'empressent de se rendre,
Soit que des Immortels tu chantes les Amours,
Ou que des feux du Ciel tu mesures le cours.
Le Dieu les entendit, caché sous un feuillage,
Bergers, je suis, dit-il, content de votre homage,
Je veux encor pour vous enfler mes chalumeaux :
Les Faunes cependant conduiront vos troupeaux :
Avant l'ordre des tems, Cieux, élémens, étoiles,
La Nuit & le Cahos couvroient tout de leurs voiles :
Masse informe & sans fonds ; mais Jupiter voulut,
Sur des centres divers cette masse se mût,
Se brisa, s'arrondit ; ses débris s'enflammerent :
Le feu vola soudain & les Cieux se formerent :
Le Soleil effaça par ses rayons divers
Les Astres balancés dans le vague des Airs.
Chanterai-je comment l'Auteur de la lumiere
Environna les Cieux d'une triple matiere,

Qui par son mouvement gravitant sur les corps,
En les frappant dilate ou presse leurs ressorts ?
C'est à vous de le peindre, à vous, dont le Génie
De ce monde naissant dirigea l'harmonie,
Chastes Muses ; on dit qu'au bruit de vos Concerts
L'Abîme du Cahos enfanta l'Univers.
Je dirai l'origine & l'ordre des Planettes ;
Vous, chantez leurs effets & leurs causes secrettes.
Du Pouvoir de leur Roi les Dieux furent jaloux,
Sur les premiers Mortels alloient tomber leurs coups ;
Ils vouloient avec lui régner sur la Nature,
Jusqu'au pied de son Trône ils portoient leur murmure.
Pour appaiser leurs cris sept tourbillons divers,
Dont chacun a pour centre un nouvel Univers,
Au gré de leurs desirs dans les Airs se formerent,
Dans leurs Mondes enfin ces Rivaux s'exilerent
Vers l'Olympe guidant son Globe radieux
Saturne le premier abandonna les Cieux ;
C'est de-là qu'il préside aux Guérets qu'il féconde :
Il cacha l'Avenir dans sa Sphere profonde ;
Il y voit la durée & le sort des états
Des Bergers & des Rois il prévoit le trépas.
Admis dans ses secrets, j'ai vû sa faulx hardie
Ravager les forêts de l'heureuse Arcadie,
Et sous un autre Ciel vos Hameaux rétablis
Renfermer sous leurs toits des Bergers plus polis ;
Alors abandonnant les Rives d'Aréthuse,

Je suivis sur le Tybre une nouvelle Muse,
Sous le nom d'un Berger, au sein même des Bois,
Je chantois les Hameaux, les Consuls & les Rois.
Les tems ramneront un regne plus tranquile;
Sur la Seine oubliant le Tybre & la Sicile,
Mon Chalumeau moins simple & plus ingénieux,
Chantera des Bergers les Amours & les Jeux.
Heureux si par trop d'art..... Mais les destins sévéres
Veulent qu'à vos regards je cache ces mysteres.
Eloigné de Saturne, un Globe éblouissant,
Tantôt frappant nos yeux, tantôt s'obscurcissant,
Inégal dans le cours qu'il se plaît à décrire,
Du puissant Jupiter fut le nouvel Empire;
Mais jaloux de régner sur tous les autres Dieux,
Rarement Jupiter abandonne les Cieux.
De son Astre brûlant Mars éclaira la Terre;
C'est là qu'il renferma les destins de la Guerre,
Là nourri de ses feux l'essaim des Conquérans
Pour se montrer au Monde attend l'ordre des tems.
Dans ses antres j'ai vû des Rois la suite auguste;
Mais parmi ces Héros, un Roi clément & juste,
Au milieu des Combats faisant régner la Paix, (a)
Sur ses Sujets heureux répandoit ses bienfaits.
Guerrier puissant, issu d'une source divine,
D'un Peuple de Héros il sera l'origine:

(a) Cet Ouvrage a été fait en 1743 pendant la derniere guerre.

Ses Rivaux le verront sous sa Foudre abatus,
Regner sur l'Univers calme par ses vertus.
A nos yeux étincelle un astre plus rapide ;
D'Amours & de Plaisirs l'essaim brillant le guide ;
De l'Aurore ses feux augmentent la beauté,
Et du jour expirant raniment la clarté,
C'est de-là que Venus embellit la Nature.
Plus près paroît encor l'Empire de Mercure :
Muses, racontez-moi quel Destin plus heureux
Auprès d'elle fixa le Messager des Dieux.
Venus vouloit régner sans le secours des Graces ;
„ Les verrai-je toujours s'attachant sur mes traces,
„ Disoit-elle, affecter avec malignité
„ D'usurper un encens qu'on offre à la Beauté !
Bientôt avec aigreur ses chagrins éclaterent,
Et d'auprès de Cypris les Graces s'exilerent :
Tout fuit, & Venus même avec des traits vainqueurs
Attire encor les yeux sans captiver les Cœurs.
Les Bergeres sans goût, les Nymphes sans justesse
Dansent nonchalament autour de la Déesse,
Tout languit auprès d'elle, & l'Amour est surpris
De voir le Dieu Mars même abandonner Cypris.
Comment, divin Mercure, à ta voix attentives,
Fis-tu suivre après toi les Graces fugitives ?
Du sommet du Permesse au séjour des Amours
Ta Lyre sans effort les entraîne toujours :
Le Permesse en sortant de ses Grotes profondes

Etend plus lentement les replis de ses ondes,
Et prêt à te punir de ta témérité
Par tes accens vainqueurs il se sent arrêté.
Leur retour à Paphos suspendit les allarmes,
Venus dans leurs appas retrouva tous ses charmes,
Et le fils de Maia n'exigea d'autre prix
Que de briller toujours des clartés de Cypris.
O Toi, dont les Bergers implorent la lumiere,
Quand le Pere du Jour a fini sa carriere,
Qui te plais à les voir, au bruit de tes chansons,
D'un pied prompt & léger danser sur les gazons,
Diane, fais germer les doux présens de Flore,
Et préside aux moissons que tes dons font éclore.
Dans le cours inégal de ton char lumineux
Nos Bergers chaque jour te chantent dans leurs Jeux.
PAN alloit te chanter, azyle de ses fêtes,
Terre, sur qui le Ciel balance ses Planettes:
Pour admirer, dit-on, leurs mouvemens divers,
Cybele te retint au sein de l'Univers.
Les Faunes à ces Chants, les Nymphes demi-nues,
Les Bergeres mêloient leurs danses ingénues;
Mais l'Epoux de Thetys se cachant sous les flots
Avertit les Bergers d'enfermer leurs Troupeaux.

L'ORIGINE DE LA PEINTURE.

IDYLE.

SUR les bords du Céphée est un Bois agréable,
Aux rayons du Soleil azyle impénétrable :
Les Dieux même, les Dieux respectent ce séjour :
Là tout aime, tout rit, tout inspire l'Amour.

Le retour des Zéphirs rassembloit sur ces rives
Les Bergers empressés & les Nymphes craintives :
Attirée en ces lieux par leurs concerts touchans,
Venus vient quelquefois applaudir à leurs chants.

Dans leurs folâtres jeux un Berger téméraire
Dérobe le Carquois du Maître de Cythere ;
Le Dieu s'en apperçut, & jaloux de ses droits,
Il menace, soûrit, réclame son Carquois ;
Le Berger en badine orgueilleux de sa Prove :
„ Mais que vois-je, dit-il, quelle nouvelle joye !
„ Ainsi que sur les flots, à mes yeux satisfaits
„ Mon image se peint sur l'airain de tes traits,
„ Amour, quand tu le veux, l'airain même respire !
Il avoit par hasard des Cheveux de Zémire,
C'est des jeunes Amans le Gage le plus beau,
Plein du Dieu qui l'anime il en fait un Pinceau.

L'Amour peint dans les champs l'émail des dons de Flore,

Des plus vives couleurs il embélit l'Aurore :
L'impatient Berger implore ses faveurs ;
Et l'Amour appaisé lui prête ses couleurs ;
A les unir ensemble il l'instruit, il l'inspire
Et propose à son art l'image de Zémire :
Il fait plus : „ Ce airain glisse sous ton pinceau ;
„ Des attraits de Zémire embelis mon bandeau,
„ Sur mon front triomphant que mes Nymphes l'admirent ;
„ Je guiderai ta main ; que les Graces t'inspirent !
Il dit, & le Berger dispose tous ses traits :
Tout le feu qu'il ressent passe dans ses portraits ;
Zémire, qu'il dépeint toute nue & sans voile,
Rougit & sa rougeur s'imprima sur la toile ;
Cent rivales Beautés envioient son bonheur :
Lui-même dans ses bras . . „ Où tend ta folle ardeur ?
„ Dit-elle ; ah ! c'en est trop ; respecte ton ouvrage ;
„ Ton art à la Pudeur doit son premier homage :
Le Berger s'arrêta ; cependant ses Rivaux
Exercent vainement leur Goût & leurs pinceaux.
Pour peindre il faut sentir, le fard & l'imposture,
Si l'Amour ne l'anime, étouffent la Nature.
De l'Objet qu'il aimoit Apelle fit Cypris.

Du magique Bandeau l'Amour même surpris,
Dans les bras empressés du Berger qu'il admire,
Aux yeux de ses Rivaux, conduit enfin Zémire.

IDYLE.

à Madame T . . .

TE souviens-tu, jeune Thémire,
Du tems où, guidés par l'Amour,
Nous allions vers la fin du jour
Humer l'haleine de Zéphire ?

Te souviens-tu des lieux charmans
Où tu m'avouas ta tendresse,
Où nous nous répétions sans cesse
Et nos baisers & nos sermens ?

Bois enchantés, azyles sombres,
Faits pour inspirer des Desirs,
Quand Thémire ira sous vos ombres,
Retracez-lui tous nos Plaisirs.

Un jour, à travers le feuillage,
Tu vis deux oiseaux amoureux
Par leurs jeux & par leur ramage
Répéter nos chants & nos jeux ?

Leurs tendres accens te charmerent ;
Et moi, sans pitié pour leurs cris,
Je les suivis, ils s'envolerent ;
Mais j'en pris un que je t'offris.

Tu le reçois, ton Cœur soupire,
La douleur se peint dans tes yeux :
„ Si l'on nous séparoit, comme eux,
„ Tircis ! que deviendroit Thémire ?

„ Auriez-vous cette cruauté ?
„ Dieux ! Respectez notre tendresse.
Je m'affligeai de ta tristesse :
L'oiseau reçut la liberté.

Hélas ! ce funeste présage
Est l'histoire de nos malheurs.
On m'enleve, & sur ce rivage
On m'entraîne malgré mes pleurs.

Fuyez-moi, Nymphes de la Seine :
Sans rien sentir, peut-on charmer ?
Thémire sans art sçait aimer :
Votre amour ressemble à sa haine.

T'ai-je donc perdu pour toujours,
Retraite sombre, heureux Boccage!
Ton ombre épaisse & ton feuillage
Recellent mes seules Amours.

L'AMOUR ET ZEPHIRE.

DIALOGUE.

L'AMOUR.

ZEphire, ne sois plus volage:
Errer toujours de fleur en fleur,
Sans jamais fixer son hommage,
Est-ce jouir de son bonheur?
A peine dans ton inconstance
As-tu senti quelques desirs,
Que ton Cœur de la Jouissance
Fait le tombeau de tes Plaisirs.
Vois Lycidas sur la fougere;
Le Desir seul le rend heureux,
Plus il contemple sa Bergere,
Et plus il en est amoureux.
Il ne s'éloigne de Lizette
Que pour lui cueillir quelques Fleurs,
Il en assortit les couleurs
Content d'en orner sa houlette.
Pour des Cœurs tendrement épris
Tout est desir, tout est délire;
Quand du Cœur le Cœur est le prix,
On croit jouir quand on desire.

De la paisible égalité
C'est ainsi qu'on goûte les charmes,
Et l'on ne répand d'autres larmes
Que celles de la volupté.
Compare à ce bonheur extrême
Le faux plaisir du changement,
Et tu sentiras par toi-même,
Que l'Amour n'est un bien suprême
Qu'autant qu'il peut être constant.

ZEPHIRE.

Je cherche la fleur la plus belle
Mon destin est de voltiger
Toujours Amant, jamais fidéle,
Zéphire ne peut que changer.
Aussitôt que la jeune Aurore,
S'élevant du sein de Therys,
Répand ses rayons & colore
Le Palais éclatant d'Iris,
Je vole rendre mon homage
A la Déesse des Jardins,
Et par un tendre badinage
Je cours de l'œillet aux jasmins.
Les Dieux, la Cour & le Village
M'enseignent la légéreté;
Ce n'est que dans l'Amour volage
Qu'ils trouvent la félicité.
Jupiter quitte son Empire

Pour Antiope qu'il chérit,
Il prend la forme d'un Satyre
Et charme la Nymphe qui fuit.
Ce Dieu dans les bras de Seméle
La consume de ses ardeurs,
Sous les traits d'un Epoux fidéle
D'Alcmene il surprend les faveurs.
Vois dans les Cours si la tendresse
Forme long-tems les mêmes nœuds;
Le Courtisan met sa sagesse
A diversifier sans cesse
Et ses caprices & ses feux.
L'Amour si vanté des Bergeres
Offre une insipide langueur,
Les Bergers ne sont plus sinceres,
L'inconstance fait leur bonheur.

L'AMOUR.

Non; l'art est banni des Bocages,
Rien n'y sçauroit être emprunté,
Et la même simplicité
Qui pare nos Bois de feuillages,
Y fait germer la volupté.
Les noirs soucis, ni la tristesse,
Qui déchirent les Courtisans,
Des Cœurs simples & complaisans
N'empoisonnent pas l'allégresse;
Lorsque de son Berger aimé,

La jeune & timide Bergere
A couronné l'Ardeur sincere,
Il n'en est que plus enflamé,
Et par les charmes du Mystere
L'ardent desir est ranimé.

ZEPHIRE.

Un clair ruisseau, ni son murmure
N'ont rien qui retienne mon Cœur;
Sous les parfums & la parure,
Amour, tu parois plus flateur.
Le goût qui fixe les Bergeres
Est uniforme & langoureux;
Mais si leurs Cœurs sont plus sincéres,
La naïveté de leurs feux
Ne vaut pas un soûrire heureux
De ces Divinités légéres,
Que les Cours offrent à nos yeux:
Oui, je fuis les plaisirs champêtres
Leurs langueurs endorment les sens:
Ce n'est point sous de tristes hêtres
Qu'habitent les Plaisirs piquans:
Si leurs Amours sont plus tranquiles,
Ceux des Cours ont plus de gayeté.

L'AMOUR.

Pour suivre ici la Volupté,
J'ai quitté le sejour des Villes.

Où régne la frivolité:
Jadis on m'y rendoit homage;
Mais on ne voit plus dans ces lieux
Que l'effréné libertinage
Et que des sots voluptueux.
Des riens ont envahi ma place:
On prend pour l'effet du Plaisir
Dans la Coquette une grimace,
Dans le Petit-maître un soupir.
Le Plaisir, qui fuit l'étalage
Des lambris dorés de la Cour,
Sous l'ombre épaisse d'un feuillage
Vient folâtrer avec l'Amour.
Là je connois une Mortelle,
Jeune, tendre, sage & fidéle;
Oui; Zéphire en seroit épris;
Son teint à l'éclat de la Rose
Joint la blancheur vive du Lys,
Sur son front la candeur repose;
Mais ce n'est point par sa beauté
Qu'elle te seroit le plus chere;
La douceur de son caractere
Fixeroit ta légéreté.

ZEPHIRE.

Quoique des Cabanes rustiques,
Des Rameaux courbés en portiques

Pour Zéphire soient sans attraits,
Si ton pinceau n'est infidéle,
Je l'avouerai ; pour cette Belle,
Amour, je m'expose à tes traits :
Quel est cet ouvrage des Graces,
Qui réunit tant de Vertus ?

L'AMOUR.

Vois Minerve qui suit ses traces,
Qui l'orne des traits de Venus :
Vois-tu cette Grotte champêtre ?
Près d'un Ruisseau, l'ombre d'un hêtre
Recéle ce présent des Dieux :
Va, vole où le Destin t'appelle,
Hortense en deviendra plus belle,
Et Zéphire plus amoureux.

ZEPHIRE.

Je la vois ; quelle ardeur m'enflamme !
Amour, je te dois mes plaisirs ;
Ses vertus captivent mon ame :
Ses appas fixent mes desirs.
Fais-lui recevoir mon homage,
Sans cesse je suivrai ses pas :
Punis-moi si je suis volage ;
Mais fais qu'elle ne le soit pas.

VERS

à M. L. C. T.

L'Univers a repris une face nouvelle ;
Votre souffle, Zéphirs, ramenant le Printems,
Echauffe dans leurs nids les Alcyons flottans,
Et l'absence à vos yeux rend Flore encor plus belle:
Déja le Laboureur a quitté ses tisons;
Il ouvre sans effort, la terre plus docile,
S'applaudit de ses soins qui la rendent fertile ;
Et déja par ses vœux il compte ses moissons:
Le tendre Corylas assis sur la fougere,
Par les sons de sa flute enchante sa Bergere,
Ils rappellent ces jours, où l'Aquilon fougueux,
Couvrant de ses frimats la Nature déserte,
Les força de quitter leurs troupeaux & leurs jeux:
Jours affreux! Quels transports réparent votre perte?
Eglé, nous n'avons point de tems à réparer,

Dans toutes les Saisons notre Amour est le même:
Heureux qui peut compter toujours sur ce qu'il aime,
Que les Dieux ni les tems ne peuvent se parer.

Dans le fond de ton Cœur, j'ai puisé ma tendresse;
Je prévois sans effroi ces jours, où la vieillesse
Creusera ses sillons sur tes traits enchanteurs:

Je les prévois ces jours, sans regret, sans tristesse,
Où l'âge de mes sens trompera les ardeurs.

Ce n'est point ta beauté, c'est ton Cœur que j'adore,
Jusqu'au dernier soupir nous aimerons encore;
Je serai ton Tithon sans répandre des pleurs,
Et sans dégoût pour moi, tu seras mon Aurore.

FIN.

APPROBATION

du Censeur Royal.

J'Ai lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit intitulé: *Amusemens Philosophiques & Littéraires de deux Amis.* Il m'a paru que les Piéces, qui composent cet agréable mélange, respiroient l'amour de la Vertu & le goût des beaux Arts; & qu'elles ne pouvoient que faire l'éloge du Cœur des deux Auteurs. Fait à Paris le 25 de Janvier 1754.

PHILIPPE DE PRETOT.

TABLE

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

PREFACE, page 4
Epître à M. J. J. R. D. G. 5
Lettre à un jeune Homme qui entre dans le Monde, 10
*Lettre ſur la différence du Grand-Homme & du Héros, à M. d***,* 54
Epître ſur l'Honneur & la Vertu, à M. le Comte T... 73
Sur l'Emulation, 81
Elegie à Clelie, 89
Sur la nature du Plaiſir, à Madame d... 91
Ode ſur les Plaiſir, 112
Réflexion ſur la Paſtorale, à M... 119
Euterpe, Idyle, 139
L'Amour fugitif, Imit. de l'Idyle de Moſchus, 144
Songe, Idyle imitée de Bion, 146
Ménalque & Daphnis, Eglogue imitée de Théocrite, 149
Thémire, Eglogue, 157
Le Miroir, Idyle, 163
Pan, Idyle, 167

L'origine de la Peinture, Idyle, 172
Idyle à Madame ... 174
L'Amour & Zéphire, Dialogue, 177
Vers à M. L. C. T. 183

Fin de la Table.

ERRATA.

PAge 9. *vers* 10. honneur, *lisez* honneur.
Pag. 47. *ligne* 14. commenment, *lisez* commencement
Pag. 84. *lig.* 19. ses foiblesses, *lis.* ces foiblesses.
Pag. 8 . *vers* 16. on char, *lis.* son char.
Pag. 107. *lig.* 6. de cris, *lis.* des cris.
Pag. 111. *vers* 15. se desirs, *lis.* ses desirs.
Pag. 139. *vers* 3. ragards, *lis.* regards.
Pa5. 150. *vers* 7. les Bergers, *lis.* Vergers.